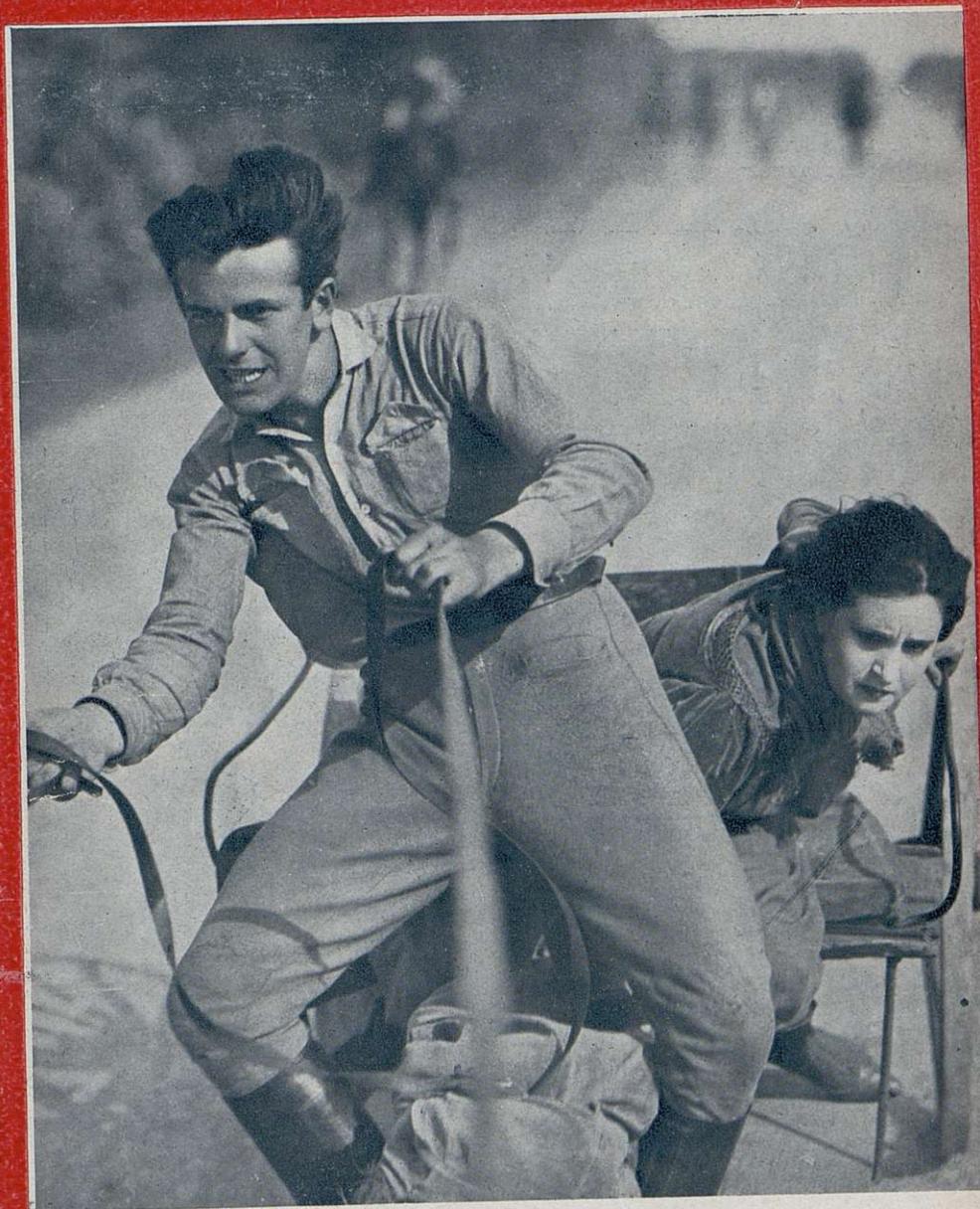


N° 51 9<sup>e</sup> ANNÉE  
20 Décembre 1929

CE NUMERO CONTIENT DEUX PLACES  
DE CINÉMA A TARIF RÉDUIT

# Cinémagazine

1 FR. 50



## « MAROUSSIA »

Une scène du grand film polonais qui passe à partir de cette semaine en  
exclusivité à l'Impérial-Pathé (Film Vandor Fidex).

**C'est de  
la jeunesse  
que vous  
achetez**

Établis d'après  
une formule  
existant depuis  
soixante-dix ans,  
la Crème, la Pou-  
dre et le Savon  
Simon sont, pour  
l'épiderme, de  
merveilleux  
bienfaits !

**CRÈME  
SIMON**

Le Présent et l'Avenir n'ont pas de secrets pour  
**VOYANTE** Thérèse GIRARD, 78, Avenue des  
Ternes, Paris. Consultez-la, vos in-  
quiétudes disparaîtront. De 2 h. à 7 h.  
et p. correspond. Notez bien : Dans la cour, au 3<sup>e</sup> étage.

**Joë-Jô**

Couturier de l'Homme chic  
19, Bd Poissonnière, Paris-9<sup>e</sup>

**AVENIR** dévoilé par la célèbre Mme Marys, 45,  
rue Laborde, Paris (8<sup>e</sup>). Env. prénoms,  
date naiss. et 15 fr. mand. Rec. 3 à 7 h

**MARIAGES** légaux, toutes situat., parf. honor.  
rel. sér. de 2 à 7. J<sup>e</sup> 1.50 timb. p. rép.  
M<sup>me</sup> de THÉNÈS, 18, fg. St-Martin, Paris-10<sup>e</sup>

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE

**DENTOL**

EAU - PÂTE - POUDRE - SAVON

*Madeleine Lafitte*  
haute couture  
99 Rue du FAUBOURG S<sup>t</sup>HONORE  
TELEPHONE ELYSEES 65 72  
PARIS 8<sup>e</sup>

**MARIAGES** Honor. t. cond. Ouv. t.  
confiance, tr. recomb. Rien  
à payer d'avance. Ecrire :  
Monpérier, 8, rue Pierre-Chausson, Paris.

**Seins**  
développés, reconstitués embellis,  
raffermis, salières comblées par les  
**Pilules Orientales**  
Toujours bienfaisantes pour la santé.  
Flacon 16 fr. 60 contre rembourse.  
J. RATIÉ, ph<sup>ce</sup>, 45, r. de l'Échiquier, PARIS

**ÉCOLE** Professionnelle d'opérateurs ci-  
nématographiques de France.  
Vente, achat de tout matériel.  
**Établissements Pierre POSTOLLEC**  
66, rue de Bondy, Paris (Nord 67-52)

Nulla liqueur  
n'est plus  
déléctable

**CUSENIER**

LIQUEURS  
DE LUXE  
**PRUNELLIA**



243

# Cinémagazine

**ABONNEMENTS  
FRANCE ET COLONIES**  
Un an..... 70 fr.  
Six mois..... 38 fr.  
Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque m is  
 Paiement par chèque ou mandat-car<sup>t</sup>e  
Chèque postal N<sup>o</sup> 309.08

**Directeur-Rédacteur en chef :**  
**JEAN PASCAL**  
**BUREAUX : 3, rue Rossini, Paris-9<sup>e</sup>**  
Tél. : Provence 82-45 et 83-94  
Télégr. : Cinémagazi-108

**ABONNEMENTS  
ÉTRANGER**  
Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm. ( Un an .. 80 fr.  
Six mois .. 44 fr.  
Pays n'ayant pas adhéré à la Convention de Stockholm. ( Un an .. 90 fr.  
Six mois .. 48 fr.

## SOMMAIRE

	Pages
UNE ÉTOILE D'AUJOURD'HUI : GARRY COOPER ( <i>Maurice M. Bessy</i> ).....	451
AU CABARET AVEC SANDBERG ET « LE CAPITAINE JAUNE » ( <i>Robert Vernay</i> )..	454
IMPRESSIONS LONDONIENNES ( <i>Jean Bertin</i> ).....	455
LE CINÉMA AU SERVICE DE LA MUSIQUE ( <i>Maurice M. Labiche</i> ).....	458
VOYAGE A TRAVERS LES STUDIOS ALLEMANDS ( <i>Paul Dubro</i> ).....	459
LIBRES PROPOS : LE CINÉMA A LA CHAMBRE ( <i>René Jeanne</i> ).....	462
PHOTOGRAPHIES D'ACTUALITÉS.....	463 à 466
DU PHONOFILM PAR UN DE SES RÉALISATEURS ( <i>Henry-Roussel</i> ).....	467
UNE INGÉNIEUSE PUBLICITÉ ( <i>J. de M.</i> ).....	468
CINQ SEMAINES AU PAYS DES TALKIES ( <i>suite</i> ) ( <i>Paul Achard</i> ).....	469
ÉCHOS ET INFORMATIONS ( <i>Lynx</i> ).....	472
LE CINÉMA EN ESPAGNE : A SÉVILLE, CITÉ MODERNE ( <i>P.-U. Dianel</i> ).....	473
LES PRÉSENTATIONS : MAUDIT ; L'OMBRE GRISE ( <i>R. V.</i> ).....	476
— AU FER ROUGE ; ÇA GAZE ; POINT NE TUERAS ( <i>M. C.</i> ).....	476
LES FILMS DE LA SEMAINE : FOLIES FOX 1929 ( <i>L'Habitué du Vendredi</i> )....	477
« CINÉMAGAZINE » A L'ÉTRANGER : BERLIN ( <i>G. O.</i> ) ; MOSCOU ; NEW-YORK ( <i>Paul Audinet</i> ).....	478
PROGRAMMES DES CINÉMAS DE PARIS.....	479

## COLLECTION COMPLÈTE DE "CINÉMAGAZINE"

32 VOLUMES

Cette Collection, absolument unique au monde et qui constitue  
une bibliothèque très complète du Cinéma, est en vente au prix  
de **800 francs** pour la France.

Étranger : 975 francs, franco de port et d'emballage.

Prix des volumes séparés : 27 francs net. — Franco : 30 francs. — Étranger : 35 francs

\*

Pour les fêtes de Noël

et du Jour de l'An

# LA VALSE DE MINUIT

sera projetée

dans

les meilleurs Établissements

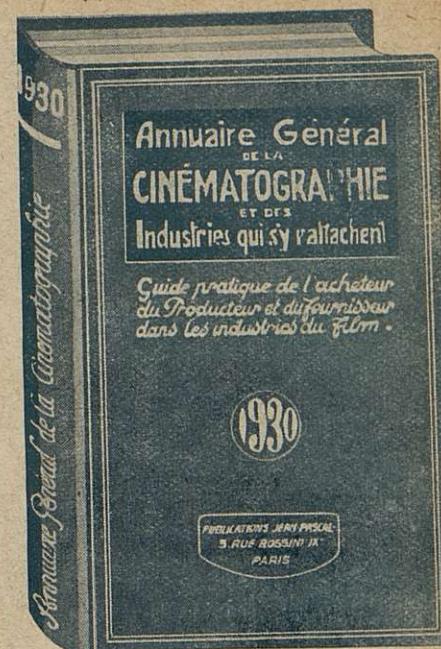
---

S<sup>te</sup> Française des Films Métropole  
20, Boulevard Poissonnière, Paris

Téléphone : Provence 82-49 et 41-35

**Si** vous appartenez à la grande corporation cinématographique, vous devez vous assurer que votre nom figurera en bonne place dans notre prochain

**ANNUAIRE GÉNÉRAL**  
DE LA  
**CINÉMATOGRAPHIE**  
ET DES  
**Industries qui s'y rattachent**  
ÉDITION 1930  
(9<sup>e</sup> ANNÉE)



**BULLETIN à remplir et à retourner d'urgence à "CINÉMAGAZINE"**

Nom \_\_\_\_\_ Prénoms \_\_\_\_\_

Profession \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Renseignements divers \_\_\_\_\_

(Prière d'écrire très lisiblement)

Ces renseignements sont publiés gratuitement.  
Si l'on désire recevoir l'Annuaire de 1930, il suffit de joindre un mandat de 25 fr. pour Paris, 30 fr. pour les Départements et Colonies, 40 fr. pour l'Étranger. (Ces prix seront majorés après la parution.)



Nous publions  
 ci-contre  
 une reproduction de la  
 couverture  
 du prochain Numéro,  
 le premier de la  
 nouvelle Série  
 1930

### APERÇU DU SOMMAIRE :

**BIFUR**, par EMILE VUILLERMOZ.  
**HISTOIRE DE MA VIE**, par JOAN CRAWFORD.  
**BROADWAY MELODY**, roman, par LUCIE DERAIN.  
**PRÉDICTIONS POUR 1930**, par MAURICE BESSY.  
**LES FEMMES ET L'AMOUR**, par ADOLPHE MENJOU.  
**MAMAN COLIBRI**, raconté par RENÉ DUBREUIL.  
**CE QUE LES EUROPÉENNES D'HOLLYWOOD PENSENT  
 DES HOMMES AMÉRICAINS**, par MARIANNE ALBY.  
**LA PISTE DE 98**, scénario  
**LE CAUCHEMAR DU TITREUR**, par ANDRÉ RIGAUD.  
**LE COLLIER DE LA REINE**, découpage par GASTON RAVEL.  
**NATIVITÉ**, conte de Noël, par MAURICE M. LABICHE.  
**A PROPOS DU CINÉMA ÉDUCATEUR**, par ÉMILE ROUX-PARASSAC.  
**LES CRÉATEURS D'ÉTOILES**, par GASTON RAVEL.  
**DES LIVRES PRÈS DE L'ÉCRAN**, par LUCIEN WAHL.  
**LE THÉÂTRE**, par RENÉ JEANNE.  
**LA MODE**, par M<sup>me</sup> MARCY DUCRAY.  
**PHONOMAGAZINE**, par MAURICE BEX.  
**LE MOIS SONORE ET PARLANT**, par J. BERNARD-DEROSNE.  
 Et toutes nos rubriques habituelles : Les Films du mois, le  
 Courrier des Lecteurs, et nos Billets à tarif réduit.

112 pages dont 32 hors texte tirées en HÉLIOGRAVURE

Couverture tirée en 4 couleurs — Prix : 3 francs.

**Retenez ce Numéro chez votre Libraire.**



Sympathique et téméraire aviateur, tel nous apparaît GARRY COOPER dans Les Pilotes de la mort film dont il est la vedette aux côtés de FAY WRAY.

### UNE ÉTOILE D'AUJOURD'HUI

## GARRY COOPER

GARRY COOPER, récemment promu au rang « d'étoile », symbolise sans doute par sa vie agitée, sa ténacité que rien n'a pu jamais rebuter ou décourager, son opiniâtre ascension vers la gloire de l'écran, le type parfait de l'artiste de cinéma américain, du « self-made actor » pourrait-on dire.

Il est aussi une des meilleures découvertes des producteurs américains.

Découverte, peut-on lire, car c'est, en effet, une véritable chasse que celles entreprises pour les recherches aux ambitions illimitées des personnalités neuves destinées à être de futures stars. Et à propos de Garry Cooper, admis récemment à cette dignité exceptionnelle, il est bon de mentionner une différence que l'on oublie trop fréquemment et qui permet d'insister sur la valeur attribuée dans le Film-land à ce simple mot un peu poétique : star.

Pour tous les films, américains surtout, les artistes peuvent être considérés comme « l'élément public » essentiel

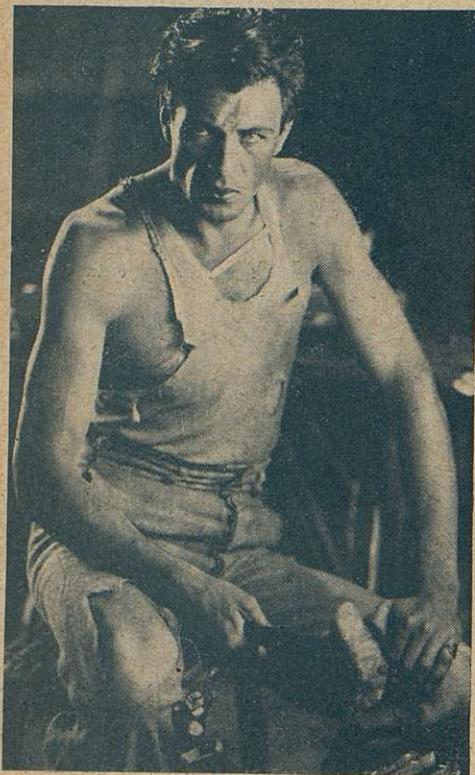
de la bande ; leurs personnalités scéniques poussées à l'extrême permettent de considérer par la suite les autres éléments du succès. Ce n'est donc pas vainement, rappelons-le, que les artistes américains font grand cas de leur volumineuse correspondance.

Voulez-vous des noms de stars ? Voici Harold Lloyd, Richard Dix, Gloria Swanson, Pola Negri, Thomas Meighan. Des artistes comme Jack Holt, Lloyd Hughes, Warner Baxter, Lois Wilson ne sont considérés que comme des leading men ou women, leur pouvoir d'attraction sur les foules étant de moindre importance.

On comprend donc quel prix l'on attache aux stars ; Clara Bow ou Colleen Moore coûtent à leurs employeurs des milliers de fois leur pesant d'or. Et c'est pourquoi ceux-ci n'hésitent pas à rechercher parmi la foule nombreuse des « extras », parmi tous ces séduisants jeunes gens, ces charmantes girls qui encomrent Hollywood, les personnalités « magnétiques », les types distincts.

C'est ainsi que Garry Cooper sortit un jour de l'ombre. Ni la scène, ni l'écran ne le connaissaient ; en quelques mois il a conquis des foules entières et son nom brille en immenses lettres de feu sur les panneaux de Broadway.

Cas remarquable en somme et qui illustre si bien la mécanique du cinéma américain lorsqu'il se trouve en présence d'une valeur, qu'il mérite d'être conté avec plus de détails.



Dans *Mariage à l'essai*, GARRY COOPER a renoncé à son élégance habituelle pour composer une réaliste silhouette.

Garry Cooper vit le jour en 1901, à Helena, dans le territoire du Montana, au pied des Montagnes Rocheuses et aux confins mêmes du vaste Far-West.

Des épisodes importants, des événements multiples devaient marquer sa vie et façonner durement son existence. A neuf ans déjà, il traverse l'Atlantique et se rend en Angleterre pour entrer à l'École de Grammaire de Dunstastle dans le Belfordshire. Élève

studieux et appliqué, il est pourtant obligé de quitter la Grande-Bretagne après trois ans et demi d'études. Dans son pays natal on le retrouve à nouveau sur les bancs de la « High School » qu'il quitte à treize ans, après un accident d'automobile qui faillit lui coûter la vie.

Voici donc Garry Cooper, devenu « boy » et secondant de toute sa jeune activité, son père possesseur d'un ranch important. Il vit dès lors la rude et saine existence des cow-boys et devient un cavalier hors classe.

C'est un jeune gaillard, fort comme un bœuf qui, en 1917, entre au collège de Grinnel.

Pourtant sa ville natale le séduit trop ; pris de nostalgie, il revient à Helena et, désireux d'avoir une profession intellectuelle, artistique, il devient dessinateur dans un journal local.

En 1924, pour le Thanksgiving, la fameuse fête américaine, Garry Cooper vient pour la première fois à Los Angeles et, après de longs mois de vicissitudes sans nombre, d'efforts extraordinaires pour gagner sa vie, l'aspirant-artiste trouve enfin sa première chance en paraissant dans un Western dont Eileen Sedgwick était l'héroïne.

Il paraît ensuite dans *La Conquête de Barbara Worth* (1925) dans le rôle d'Abel Lee, rival de Ronald Colman pour la main de Vilma Banky. Ce rôle ingrat lui ouvrit définitivement la porte des studios.

L'année suivante, en effet, il signe avec Paramount et se montre de suite artiste de premier ordre dans *Les Enfants du Divorce*, *Le Démon de l'Arizona* où il se découvre aussi excellent cavalier.

Puis *Nevada*, *Au Service de la Loi* et enfin *Les Ailes* où un rôle de taille lui est attribué aux côtés de Clara Bow.

Son extraordinaire « métier », son jeu sobre, intensément jeune et naturel, plaisent. Avec une étonnante rapidité, Garry Cooper acquiert la plus brillante des renommées.

Son talent complet et si heureusement varié, ses ressources différentes et nombreuses vont enfin être avantageusement employées.

Il apparaît encore dans *Le Spahi* (*Beau Sabreur*), qu'on ne sortit point

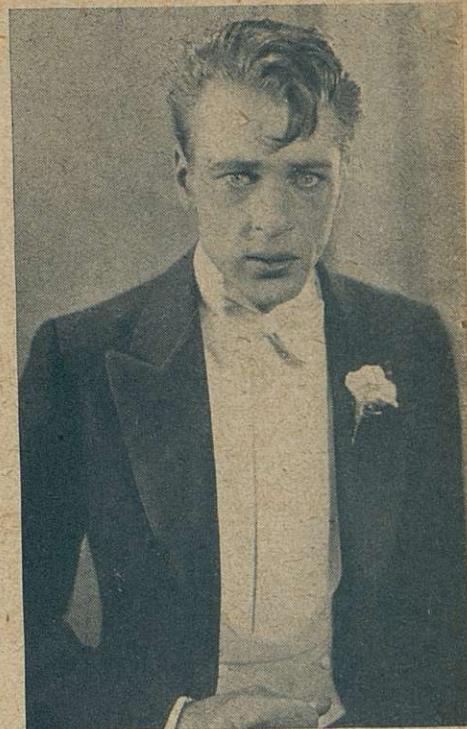
en France, puis dans *Le Bateau de nos Rêves*, de Rowland Lee avec Fay Wray comme partenaire.

Dans ce dernier film, récemment présenté au public, le jeune artiste se montra séduisant dans son rôle ingrat de pauvre pêcheur d'huîtres, vivant au milieu de son père ivrogne et de ses trois frères paresseux. C'est le succès auprès du public.

Il est encore l'interprète principal des *Pilotes de la Mort*, de William Wellman et dont le scénario est dû à Z.-M. Sanders et à notre compatriote Jean de Limur. Curieuse histoire du reste que celle de cette « escadrille 48 » où se rencontrent toutes les fortes têtes, les téméraires et les blasés, les désespérés amateurs d'une fin élégante. C'est dans ce nouveau club des suicidés que Garry vient échouer à son tour après d'illusoires déceptions amoureuses.

Avec Richard Wallace comme metteur en scène et Nancy Carroll comme « leading woman », Cooper tourne encore *Le Rêve Immolé*, film dont l'action se déroule pendant la grande tourmente et où l'artiste crée une silhouette modeste mais bien caractéristique du « soldat Tyler ».

Rien que l'Amour, de Rowland Lee,



Dans *Les Pilotes de la Mort*.

encore, nous le montre cette fois-ci ex-capitaine et gentilhomme campagnard en Angleterre, en concurrence avec un riche banquier pour conquérir l'amour de la délicieuse femme qu'est Florence Vidor.

Enfin, de nombreux autres films ont été entrepris qui nous montreront la sympathique artiste dans les rôles les plus différents.

De grandes vedettes, on le voit, ont été progressivement les partenaires de Garry, à mesure que s'accroissait sa popularité.

Il a un « grand rôle » dans *Les Ailes* et sa partenaire est Clara Bow ; il est « leading man » dans *Les Enfants du Divorce* et deux stars lui donnent la réplique : Clara Bow et Esther Ralston.

Après avoir joué avec Florence Vidor et Fay Wray il est « staré » dans un film de Gregory La Cava, *Mariage à l'essai*, où l'exquise Esther Ralston est à nouveau sa partenaire.

Il est à noter justement que de ces trois artistes féminines : Clara Bow, Esther Ralston et Florence Vidor,



GARRY COOPER à la ville.

aucune ne fut starée aussi soudainement et toutes trois demeurèrent longtemps des « leading women » avant de pouvoir gagner la distinction suprême.

Telle fut donc la carrière subitement heureuse de ce sympathique artiste.

L'Amérique est le pays où l'on échoue à tout jamais mais où l'on peut « percer » aussi avec une foudroyante rapidité. Les annuaires d'artistes qui nous arrivent de là-bas ont, inscrits dans leurs colonnes, de nombreux Cooper. Un seul jusqu'alors a vraiment réussi dans la périlleuse carrière, à atteindre la fortune qui est une seconde forme de la gloire. Son succès pourtant n'est pas seulement dû au hasard ; il dépend de ces qualités réelles et solides qui font de Garry Cooper un grand artiste.

Ce jeune homme de vingt-quatre ans, haut de plus de six pieds, bien musclé, aux cheveux bruns roux, aux yeux intensément bleus, est d'une allure saisissante. Il appartient à ce nouveau type de jeunes premiers américains, à cette classe qui comprend les noms de George O'Brien, Charles Farrell, Budy Rogers et de tant d'autres.

Tous sont des garçons sportifs et sains, beaux et forts, mais ils apportent en outre une sorte de sentimentalité un peu naïve, une candeur juvénile souvent des plus agréables et que ne possédaient pas leurs prédécesseurs.

La manière dont Garry Cooper fut « staré » vaut sans doute d'être contée.

Un des principaux producteurs en chef de la firme à laquelle appartient Cooper eut le privilège de voir un jour *La Conquête de Barbara Worth*, quelques mois après sa sortie générale. En voyant le rôle de Cooper, il ne put en croire ses yeux, tant ses qualités étaient manifestes. Il convoqua le jeune homme et, devant différentes personnalités du studio, projeta le film. Cooper entra dans la salle pendant l'obscurité et lorsque les lumières se rallumèrent, le producteur présent lança cette simple phrase :

« Mes enfants, nous venons d'engager un nouvel acteur ; levez-vous, Garry ! »

Cooper obéit ; sa puissante personnalité fit une impression immédiate et ainsi, du jour au lendemain, il fut promu star.

Voilà donc une bien belle étoile dans le firmament cinématographique.

MAURICE M. BESSY.

## Au cabaret avec Sandberg et « Le Capitaine Jaune »

Ah ! les Marseillais ne vont pas encore être très contents, le décor qui est dressé dans le studio de Billancourt évoque une ruelle du quartier réservé que la riante Cannebière ou l'ombrageuse allée de Meilhan, et parmi les pavés déchaussés, à l'ombre des détroques les plus bizarres et les plus bariolées barrant la rue à des hauteurs les plus diverses, circule tout un peuple cosmopolite formé de marins de toutes provenances, de filles et de leurs chevaliers servants.

Sandberg, en blouse blanche, animant ses figurants dans un dialecte où se marient le plus comiquement du monde des ordres en allemand et des mots français les plus inattendus, semble possédé du mouvement perpétuel. A pleines mains, il paraît brasser la lumière, d'un coup de pouce rectifiant une attitude, corrigeant un détail. Puis, tout à coup, d'un sifflement, il fait la nuit, un reverber s'allume répandant une clarté jaunâtre, sinistre, sur des groupes qui se dirigent vers un cabaret, naturellement louche.

Sandberg m'y entraîne. En quelques minutes il y fait surgir la vie. Les habitués d'un tel lieu sont à l'image de ceux qui tout à l'heure erraient dans la rue. Des soldats jouent aux cartes, insensibles à la chanson que rythme la « même Kiki », émigrée pour des besoins cinématographiques des cabarets plus élégants du Montparnasse. A une autre table, M<sup>lle</sup> D'Al-al, jeune mulâtresse de dix-neuf ans et vedette féminine du film, se laisse aller à une crise de cafard.

Et soudain, il entre. Il, c'est Inkijinoff, le remarquable interprète de *Tempête sur l'Asie*, je ne l'avais encore jamais vu et, dans l'encadrement de la porte, il apparaît, inquiétant, dégageant une extraordinaire impression de force souple et de ruse tranquille, de l'ivoire aussi semble se glisser sur ses lèvres entr'ouvertes. Moins policé que Sessue Haya kawa, plus vivant peut-être, il sent le sauvage, le fauve presque. Et là, solidement planté sur ses jambes, les deux poings dans ses poches, on s'attend à le voir bondir, va-t-il le faire... ?

Non, d'un coup de sifflet, Sandberg a brisé son élan. C'est fini pour aujourd'hui et l'image du « capitaine jaune » accompagne chacun dans son retour vers Paris.

ROBERT VERNAY.



DOUGLAS FAIRBANKS et MARY PICKFORD dans une scène de leur film parlant : *La Mégère apprivoisée*, qui remporte à Londres un très vif succès.

## IMPRESSIONS LONDONIENNES

Décidément, les éléments me gâtent. L'hiver dernier, l'avion qui me convoyait à Berlin était accueilli par une tempête de neige, et maintenant, Londres me reçoit, après une traversée houleuse, drapé dans son meilleur brouillard. Bravo pour la couleur locale ! Ce « dear old London » n'a guère changé. A part les nouveaux cinémas, buildings imposants et tout neufs, c'est toujours la même ville grise, avec ses innombrables autobus, ses taxis préhistoriques, mais fourbis et astiqués comme un fournillement de vieux soldat, son métro lilliputien... et ses dimanches mortels.

\* \* \*

Deux pas sur Piccadilly, et je me cogne dans Robert Florey qu'une couche dense de brume m'empêchait de voir venir. Après les exclamations d'usage, et un peu d'attendrissement sur nos années à Hollywood, nous parlons de son dernier film parlant *La Route est belle*, dont il vient de terminer le montage à Elstree, aux studios mêmes où il l'a tourné, ceux de la British International Pictures.

Ces studios, les plus vastes et les mieux équipés d'Angleterre, compren-

nent d'abord un immense atelier de prises de vues sonores, dans lequel tiennent à l'aise un théâtre complet, une rue entière avec ses tenants et ses aboutissants, et une série de plus petits « sets » à décoration interchangeable, mais plantés une fois pour toutes, et qui constitue, pour ainsi dire, le « répertoire ». En addition, six petits studios plus complètement insonorisés, et absolument indépendants, où les décors ne sont bâtis qu'à la demande, et où chaque metteur en scène peut à son gré tourner les scènes les plus intimes ou les plus bruyantes, sans incommoder personne, et sans avoir lui-même à craindre d'être dérangé dans son travail. M. Thorpe, le manager des studios, tint à me faire visiter lui-même son organisation, depuis l'atelier de décors insonores, jusqu'aux laboratoires de développement, et, pour mieux m'initier aux nouveautés de la technique du talkie, me confia à plusieurs de ses metteurs en scène ou ingénieurs, avec la meilleure grâce du monde. C'est dire que j'ai passé là de bien précieuses semaines.

\* \* \*

On pourrait croire qu'avec de si bons éléments — et ce ne sont point là les

seuls studios parlants : il en est beaucoup d'autres, de moindre importance, il est vrai : British Dominion, Whitehall, Twickenham, etc., — l'Angleterre n'arrête pas de produire, et de bons films.

Il n'en est malheureusement rien. La production anglaise est très restreinte (à la British International, il y avait, sur six films, un français, avec Robert Florey, un allemand, avec Eichberg, un américain, avec Elinor Glyn, et un anglais indépendant, avec Monty Banks, les deux autres metteurs en scène, Hitchcock et Lachmann, travaillant pour la maison) et ne semble pas devoir s'imposer par sa quantité ou sa qualité.

A part *Blackmail* (*Chantage*) qui demeure comme le premier grand succès du talkie, et qui d'ailleurs le mérite, il n'y a d'autre film qui dure en exclusivité que *White Cargo*, sur lequel je vais revenir. Le curieux, dans *Blackmail*, est que le film a été entièrement tourné silencieusement avec, toutefois, un dialogue strictement déterminé à l'avance. Les paroles furent ensuite enregistrées, mais je défie qui que ce soit de voir que ce n'est pas Anny Ondra, Autrichienne, qui parle, tant le double anglais (*le ghost*, comme on l'appelle là-bas, le fantôme) a, dans la synchronisation, exactement suivi l'inflexion des lèvres de l'image muette. Le scénario est d'ailleurs remarquable de simplicité et admirablement traité. Quant à *White Cargo*, tiré d'une pièce qui eut des milliers de représentations dans tous les pays de langue anglaise, c'est du mauvais théâtre photographié et parlant. Nul essai d'originalité, absence de direction, et jeu mélodramatique, à la façon traditionnelle des vieux acteurs de Drury Lane. Le public anglais, qui est d'ailleurs moins docile que celui de France, et ne se gêne pas pour exprimer son opinion, surtout défavorable, accentuait ses rires ironiques pendant les passages supposés dramatiques. Comme autre production, *To What red hell*, un film d'un intérêt languissant, avec Sybil Thorndike, la grande tragédienne anglaise qui interpréta le rôle de miss Cavell dans *Dawn*, et *Under the Greenwood tree*, filandreuse romance en costume du siècle passé.

Ces reproches ne s'adressent d'ailleurs pas aux seuls Anglais. Une partie de la production américaine les mérite égale-

ment. *The unholy night*, mystère farci de complications abracadabrantes qui se dénouent puérilement, où l'appareil, posé à pied d'œuvre, semble-t-il, pour l'éternité, enregistre inlassablement des kilomètres de plans d'ensemble pendant que sans aucune raison tout le monde chante ou prononce des paroles sans intérêt, est un des films parlants qui ne font pas honneur au talkie. De même, *A dangerous woman*, où pourtant Clive Brook fait preuve de brillantes qualités, à côté de Baclanova, de Clyde Cook et de Neil Hamilton.

*The Great Gabbo*, qui nous montre un curieux von Stroheim, vieilli et engraisé, succombe sous le poids d'un dialogue trop riche et d'une camera trop immobile. Quel riche sujet pourtant, et que n'aurait-on pu tirer de l'atmosphère d'un music-hall dans lequel évolue un ventriloque mégalomane et à moitié dément. Il faut pourtant être juste et accorder la palme du manque d'intérêt à *To night at twelve*, où six personnages, placés en rang d'oignons dans le fond d'un salon, parlent pendant des heures sans susciter autre chose que l'ennui, et *Married in Hollywood* qui est la négation de tout effort artistique ou directorial. Reconnaissons d'ailleurs, tout de suite, qu'à côté de ces erreurs, nous avons un vaste choix de bons films américains. Prenons, par exemple, *They how to see Paris*, avec l'humoriste Will Rogers : c'est une satire assez dure des à-côtés de la vie de Paris, vue et surtout interprétée à leur façon par des Américains nouveaux riches et avides de se mettre « à la page » continentale, si l'on peut dire. Le film est remarquable au point de vue dialogue, mais la camera semble encore un peu empêtrée.

Si l'on considère cela comme une charge très poussée, et que l'on ne s'indigne pas des petites rosseries que le scénario contient, on le trouve très amusant, mais évidemment ce n'est pas une œuvre de propagande... Les Américains semblent d'ailleurs nous donner la contre-partie de ce film dans *the Cock eyes world*, où ils nous montrent deux sous-officiers d'infanterie de marine, et suivant leur propre dire « 100 p. 100 américains » fanfarons et grossiers, qui mettront dix ans de disputes pour s'apercevoir qu'ils sont les meilleurs

amis du monde. Victor Mac Laglen et Edmund Lowe interprètent merveilleusement ces deux rôles, mais il est fâcheux que Lily Damita ait cru devoir jouer le sien avec un faux brio de petite pensionnaire émancipée. Le travail de camera et d'enregistrement du son est à tous points de vue digne d'éloge. L'appareil est d'une souplesse que nous ne lui connaissions que dans des films muets. Il se meut, précède, suit, rampe, survole, sans jamais donner, à aucun moment, une sensation d'effort, ce qui est, je crois, le meilleur critérium en fait de technique. Certains fondus enchaînés — images et sons — ont été remarquablement réalisés et font un grand effet.

\* \* \*

Faisons une place spéciale à *The Dance of life*. Ce film me semblait conçu suivant une nouvelle formule, mais je m'aperçois maintenant qu'au fond ce n'est là qu'un acheminement normal. Délibérément muet lorsque l'action demande une suspension dont l'intérêt se décuple du fait du silence, accompagné presque toujours en sourdine d'une musique de scène à *leit motiv*, la bande n'est parlante que lorsque le sujet l'exige impérieusement, ce qui équivaut à dire que le dialogue n'est pas plus important qu'un titrage normal dans un film muet. Et ce dosage est si habilement fait que jamais on n'a cette impression de trou qui se produisait lorsque, subitement, dans les premiers talkies, un silence succédait au continuel verbiage que l'on prenait alors pour le fin du fin.

Il faut admirer, en plus, dans *The Dance of life*, la photographie, lumineuse, et l'excellente technique. Plus que jamais l'appareil est débarrassé de ses entraves et semble ne plus devoir être confiné dans cette cabine calfeutrée qui avait menacé de devenir son cercueil et certaines prises de vues et de son en mouvement sont de petits chefs-d'œuvre.

Citons encore dans le palmarès le film de Mary Pickford et Douglas Fairbanks, *The Taming of the shrew* (La Mégère apprivoisée) qui n'est sûrement pas du Shakespeare, mais du très bon Fairbanks : sa création de Pettruchio rappelle évidemment celle du Pirate noir, du Voleur de Bagdad ou du Gaucho, c'est-à-dire le Douglas que tous nous

connaissons et aimons, mais, sauf la truculence, très peu le héros de la mégère apprivoisée. Quant à celle-ci, interprétée par Mary Pickford, c'est une charmante mégère et qui aurait beaucoup de mal à se faire haïr :

Warner nous présente un film parlant tout en couleurs :

*On with the show* qui, malgré un excellent scénario, une très bonne distribution, un bon dialogue et une technique intéressante, se trouve alourdi du fait qu'on a voulu intercaler des numéros de music-hall qui, à la fin, fatiguent et détournent l'attention. Le sujet est excellent : tandis que l'on joue une revue, plusieurs événements se passent dans le théâtre qui pourraient entraver la représentation. Mais il faut continuer, pour sauver l'honneur de la troupe, et malgré des défections d'artistes, le vol de la recette, et les huissiers qui menacent de saisir les décors, tout se termine par un succès. Betty Compson et Sally O'Neil ont fait là des créations extrêmement intéressantes.

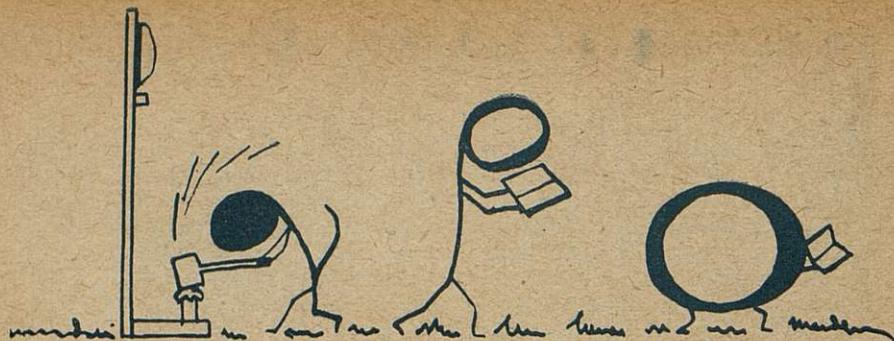
\* \* \*

Pour en terminer, *Why leave home*, amusante comédie où nous apprenons avec surprise que des étudiants n'hésitent pas à se louer deux cents dollars par soirée pour distraire des épouses délaissées par des maris trop fêtards... *A girl from Havana*, bon film policier. Puis *Shipmates* avec Lupino Lane, *A hint to Brides*, *Early mourning*, et *Twin Beds* avec Jack Mulhall et Patsy Ruth Miller, qui a, comme toujours, de bien jolis déshabillés. Et surtout, surtout, la série des *Mickey Mouse*, dessins animés dont la synchronisation merveilleuse devrait faire réfléchir bien des réalisateurs de films parlants et leur montrer les ressources du son stylisé.

JEAN BERTIN.

## DU STUDIO AU CABARET

Rachel Devirys, la sympathique vedette de l'écran, est depuis quelque temps la directrice artistique d'un gai cabaret montmartrois, situé rue Pigalle. Elle s'y fait applaudir tous les soirs dans un répertoire charmant qui permet de juger tout ce que l'on pourrait espérer de cette belle artiste dans le film parlant. Avec elle, la fantaisiste Missia et le légendaire « Planchet » : Armand-Bernard, font la joie du public délicat du Floresco.



## Le Cinéma au service de la Musique

LA musique appartient au domaine de l'abstrait, le cinéma, pour le moment du moins, à celui du concret. Il semble difficile à première vue de se servir de l'un pour apprendre l'autre. Une musicienne américaine a pourtant résolu la question et peut se vanter maintenant d'avoir « cinématographié » la musique.

Certes, le cinéma est un merveilleux moyen d'éducation, mais on n'avait jamais songé à lui jusqu'alors pour « vivifier » la musique, l'animer, en traduisant en images des idées de rythmes, de cadence, de dynamisme. Les initiateurs de cet audacieux projet eurent d'abord à choisir leurs personnages. Abandonnant l'ordinaire dessin animé, les marionnettes et les silhouettes, ils choisirent tout simplement les notes de musique elles-mêmes et les animèrent de mouvements d'une docilité illimitée. On leur fit faire un voyage au « Music Land », où ils rencontrèrent la Rivière du Rythme, les Montagnes de la Mélodie, la Grotte du Chœur, les Prairies de la Chanson, la Plaine de la Cadence et le

Village de la Note. Le Père Temps fait observer dans ce village, à la Rue de la Mesure et au Times Square, les règles du mouvement et fait fonction de chronométrateur, et ainsi de suite.

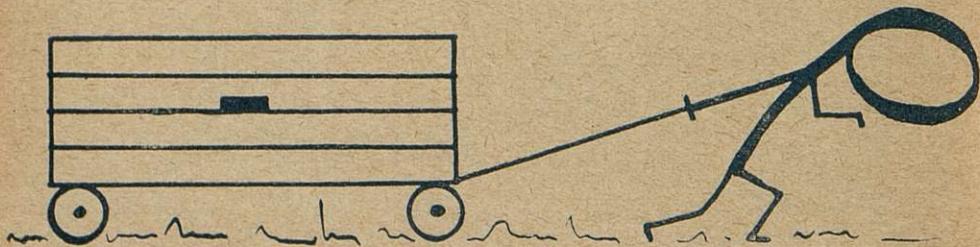
Quatre petits films furent ainsi réalisés sur le rythme, le dynamisme, la notation et l'harmonie. C'est là une éducation musicale qui porte directement, car les actions des petites silhouettes noires sont synchronisées avec précision; elles permettent de mieux percevoir le rythme, de consta-

ter les diverses valeurs et la vitesse grâce à leurs aspects les plus variés et à leurs mouvements (danse, marche, course, etc.). L'orchestration fut faite sur piano et parfois aussi avec un orchestre complet.

Les résultats obtenus par cette éducation ont été merveilleux et ont permis les plus beaux espoirs.

Il fallait mentionner cette utilisation nouvelle du cinéma qui pénètre de ce fait dans les parties les plus abstraites de la vie.

MAURICE M. LABICHE.



DITA PARLO et WILLY FRITSCH forment, dans *La Mélodie du cœur*, le premier film Ufa-ton de la production Erich Pommer, un couple d'amoureux d'une idéale jeunesse, d'une rare sympathie.

## Voyage à travers les studios allemands

— Avez-vous une autorisation?

Où ai-je fourré la lettre me permettant d'entrer dans les nouveaux studios pour film parlant de l'Ufa?

A l'entrée du studio, l'employé qui m'interpelle ainsi me confie :

— La permission n'est accordée que dans des cas extrêmement rares. Il est toujours à craindre que des visiteurs n'ayant pas l'habitude du film parlant fassent du bruit involontairement.

Je deviens aussitôt de meilleure humeur. Je suis un des rares privilégiés qui réussissent à faire ce voyage au pays du film parlant allemand! En cours de route, je reçois encore un conseil :

— Lorsque la lampe rouge placée au-dessus des entrées du studio s'allume, il est strictement interdit de pénétrer. C'est que les prises de vues sont en train.

Encore sous l'impression de la puissante bâtisse sans fenêtres des studios pour film parlant, semblable à quelque Burg moyenâgeux, je chemine doucement à travers les corridors de cette immense installation.

Me voici devant la porte de l'un des grands studios. J'appuie sur la lourde

poignée de la porte de fer. Je me souviens, je regarde la lampe en haut, la lumière est rouge, donc on prend des vues. Entrée défendue. Devant le studio voisin, lumière rouge également. Dans les deux autres studios, on travaille justement aussi. Que faire? Je passe à nouveau devant l'homme aux renseignements. Il sourit :

— Probablement, on travaille dans tous les studios.

Je me décide brusquement et je me poste devant le studio n° 1. Tout doucement je vais et viens et je songe à mes visites au temps du film muet. Je me rappelle le bruit des marteaux qui frappent, les conversations à haute voix des figurants, les gens, les voix, les indications du metteur en scène, en un mot, j'entends par la pensée les différents bruits « accessoires » qui accompagnaient les prises de vues d'un film muet. La lampe rouge du studio n° 1 s'est éteinte. J'entre.

Que se passe-t-il? Par-ci, par-là, quelques chaises. Le long d'un mur, sont assises 50 à 60 personnes, hommes et femmes, jeunes et vieux, épais et minces. Au milieu de la pièce, un microphone. Tous ces gens-là regardent

une femme qui rit comme une possédée. Dans la foule je reconnais enfin Werner Richard Heymann. Nous nous saluons. Entre temps, la femme qui rit s'est calmée. Heymann, le directeur musical des films Ufaton de la production Erich Pommer, dirige silencieusement au moyen de gestes la scène qui suit. La même femme s'avance et se met à rire fort. Les 60 personnes rient comme en un écho. La femme s'en va ; un homme corpulent arrive à son tour et rit sur un ton de basse profonde. Les 60 personnes rient à nouveau en écho. Le rire devient contagieux. Heymann rit, les ouvriers qui sont là rient, moi-même je ris. Dix personnes rient sur les tons les plus divers : un vrai chœur de rieurs jusqu'à ce que Heymann fasse signe de s'arrêter.



Sans doute WILLY FRITSCH nous révélera-t-il un talent insoupçonné d'accordéoniste...

Surpris, j'interroge Heymann du regard. Il me déclare en souriant :

— Nous tournons maintenant les dernières prises de vues pour le film parlant et sonore *La Mélodie du cœur*. Ce que vous venez d'entendre était la

répétition d'une grande scène de rire.

— Et ces gens-là ? demandé-je.

— C'est la figuration sonore du film. Pour le film parlant, il nous faut maintenant un personnel de figurants offrant une gamme de nuances non plus seulement en ce qui concerne leur physique, mais encore leurs voix.

Rire est devenu un métier.

— Venez avec moi.

Des escaliers nous conduisent au deuxième étage, dans la cabine d'assemblage des sons.

— La dernière fois, cela a très bien marché, dit, en nous saluant, le contrôleur du son.

— Oui, vraiment de façon parfaite, ajoute de l'un des coins de la pièce une voix, celle de Hans Schwarz, le metteur en scène du film.

Hans Szekely, l'auteur, qui, de la cabine, a suivi également cette répétition, est satisfait aussi. Schwarz, Heymann et Szekely discutent la prochaine scène afin de lui faire produire le maximum d'effet au point de vue son.

Entre temps, Schwarz est allé au téléphone : « Faites-nous entendre, je vous prie, ce qui a été enregistré aujourd'hui. » L'amplificateur est mis en place. Dans la cabine d'enregistrement des sons que d'épaisses murailles à l'épreuve de toute vibration séparent du studio, et des cabines d'assemblage des sons, tournent les disques de cire encore mous des dernières prises de vues. Et nous entendons des chants de soldats qui sont si purs et si naturels que l'on croirait entendre un concert tout proche. Ces messieurs sont plongés dans leur travail. Sans qu'ils s'en aperçoivent, je file. Je veux voir encore autre chose.

Dans un autre studio, je me trouve tout à coup en société d'Anglais distingués. Des serveurs en somptueuses livrées parlent un anglais arrogant et nasal. Ma première impression est que l'on fête ici des fiançailles. Sans être remarqué, je me tiens derrière la camera rendue étanche et je regarde. Je constate qu'elle est devenue à nouveau mobile ; on a déjà triomphé de la fixité qui lui avait été imposée par les premiers films parlants !

Wilhelm Thiele tourne de grandes scènes de la version anglaise de la production Erich Pommer, *Valse d'a-*



WILLY FRITSCH, dans *La Mélodie du cœur*, nous apparaîtra en jeune soldat hongrois.

*mour*, de Hans Muller et Robert Liebmann. Deux jeunes gens, Lilian Harvey et John Batton, se tiennent près de la porte et causent. Tout à coup, les Oh ! et les Ah ! d'un groupe d'Anglais de la haute société les effrayent. La petite Harvey pousse un cri et se précipite sur la porte. Une voix venant de la table à laquelle sont assis les invités, appelle : « Eva ! » Derrière elle la porte claque. La camera des sons a suivi Lilian Harvey, tel l'engrenage d'un appareil télégraphique elle ronronne doucement. Wilhelm Thiele saisit l'écoutteur : « L'enregistrement est-il réussi ? » demande-t-il. J'entends la réponse : « Oui, seulement, il faut que le cri « Eva » soit encore renforcé. Mettez, je vous prie, un autre microphone près de la porte. » Puis Thiele nous parle de son film. Lilian Harvey joue la version allemande de même que l'anglaise.

— Mes partenaires ont plus de chance que moi, dit en souriant la charmante petite Lilian, ainsi que tout le monde l'appelle au studio.

Willy Fritsch, qui arrive justement dans un peignoir rouge, remarque :

— Voilà l'embêtement d'avoir deux langues maternelles.

Wilhelm Thiele fournit l'explication.

— Willy Fritsch est la vedette masculine de mon film dans la version allemande, tandis que John Batton joue dans la version anglaise.

Et Lilian ajoute en soupirant :

— Oui, et moi, il faut que je joue mon rôle deux fois par jour.

J'ouvre la porte d'un nouveau studio. « Vite, vite », me dit un ouvrier qui se tient à l'entrée. Je me faufile à l'intérieur. Il fait sombre. Je me frotte les yeux. Une grande toile ; on présente un film. Tout à coup, dans un coin, on entend doucement un violon, puis des instruments à vent font irruption. A présent, dans cette salle obscure, l'orchestre tout entier se fait entendre. Et puis on fait de la lumière. La musique s'arrête, un important orchestre se trouve au milieu du studio, entouré de microphones. Schmidt-Gentner, le compositeur pour film bien connu sonorise un film muet.

En quittant ces studios, j'emporte l'impression qu'on travaille au film parlant allemand sans relâche avec un dévouement infatigable, avec enthousiasme, avec la joie de ceux qui créent.

PAUL DUBRO.

## LE CINÉMA A LA CHAMBRE

MINISTRES et parlementaires se décideront peut-être un jour à s'occuper activement et efficacement du cinéma. Pour le moment, ils se contentent d'en parler. « C'est déjà ça ! » diront les optimistes. « C'est bien peu ! » penseront ceux qui, sans être pessimistes, ne peuvent pas faire autrement que d'estimer que les choses commencent à aller assez mal pour qu'elles se décident à aller bien. « C'est encore trop ! » affirmeront ceux qui sont, de bonne foi, persuadés que le meilleur moyen pour qu'une entreprise soit vouée à l'insuccès, c'est de la remettre, comme les téléphones, entre les mains de l'Etat.

Quoi qu'il en soit, on vient, une fois de plus, de parler du cinéma à la Chambre des députés. Cela s'est passé le lundi 9 décembre au cours de la discussion du budget des Beaux-Arts.

On avait déjà parlé de la Comédie-Française, de l'Opéra, de la succession de M. E. Fabre qui, ainsi que tout le monde le sait, a été ouverte par des personnalités qui n'ont pas le droit de s'occuper de cette redoutable question alors qu'elle ne l'était par aucun de ceux de qui elle dépend, c'est-à-dire par M. Emile Fabre lui-même, M. Marraud, ministre de l'Instruction publique, et par M. François-Poncet, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, et l'on commençait à se demander s'il ne conviendrait pas que le chef du gouvernement allât faire un petit voyage à l'étranger afin de rédiger en quelque capitale de l'Europe un décret analogue à celui que Napoléon I<sup>er</sup> rapporta de Moscou et qui réglerait pour un siècle au moins le sort du premier théâtre français, lorsque M. Gérard, député-maire de Dijon, en quelques phrases modérément indignées, dénonça l'effort de colonisation fourni contre la France par le cinéma américain. Après une rapide suspension de séance, M. Yvon Delbos revint sur cette question, constata que la tentative de « contingentement » des films étrangers avait tourné au détriment de notre production et,

employant un argument qui aurait été bien mieux à sa place sur les lèvres du représentant de la capitale de la Bourgogne, demanda pourquoi nous ne prohibons pas les films américains alors que l'Amérique prohibe nos films.

Tout cela n'était ni bien méchant, ni bien sérieux, si peu méchant et si peu sérieux que M. François-Poncet, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, n'eut pas de mal pour trouver les mots susceptibles d'endormir toutes les inquiétudes. Effleurant la question du contingentement, à laquelle, affirma-t-il, avait mis fin la trêve conclue le 19 septembre dernier, qui maintient le *statu quo* pendant un an sans capitulation d'aucun côté, ce qui va permettre de chercher une autre solution, d'ordre probablement douanier, qui permettra d'encourager la production française, M. François-Poncet déclara : « *Le gouvernement français reste complètement libre ; il ne s'est engagé d'aucune façon.* »

Ce qui revient à dire pour tous ceux qui connaissent la valeur des mots qui constituent le vocabulaire parlementaire : « *Le gouvernement reste complètement libre de ne rien faire. Il ne s'est engagé d'aucune façon à sauver le film français.* »

Si, avec ça, ceux qui aiment le film français ne sont pas satisfaits, c'est qu'ils sont difficiles.

Puis, M. François-Poncet en vint au film parlant : « *Le cinématographe, déclara-t-il, est à un tournant de son histoire et nous ne savons pas encore ce que sera l'avenir du cinéma parlant. Quand ces problèmes suspendus se représenteront devant nous, nous saurons mieux où nous allons !* »

Espérons-le ! Mais ne sera-t-il pas trop tard ? La réponse à cette question, ce n'est ni M. Gérard, ni M. Yvon Delbos, ni même M. François-Poncet qui la détiennent. Mais peut-être M. W. H. Hays, « tsar du cinéma américain », pourrait-il nous la fournir dans un accès de sincérité.

RENÉ JEANNE.



ÉDITH JEHANNE

que nous reverrons prochainement dans « Tarakanova »,  
le grand film de Raymond Bernard.

\*\*

## " DANS LA NUIT "



Charles Vanel, tel que nous pourrions le voir dans ce film qu'il a réalisé personnellement, dirigeant une scène d'explosion de mines. L'opérateur et son appareil sont abrités par crainte des éboulements de terre.

## " MAMAN COLIBRI "



N'est-elle pas charmante cette scène du film réalisé par Duvivier d'après la pièce d'Henry Bataille? On peut y reconnaître Maria Jacobini et Jean-Paul de Baër qui, avec Jean Dax, Jean Gerrard, Franz Lederer et Hélène Hallier, sont les principaux interprètes de cette grande production.

## NOËL ! NOËL !!!



(Photo Isabey)

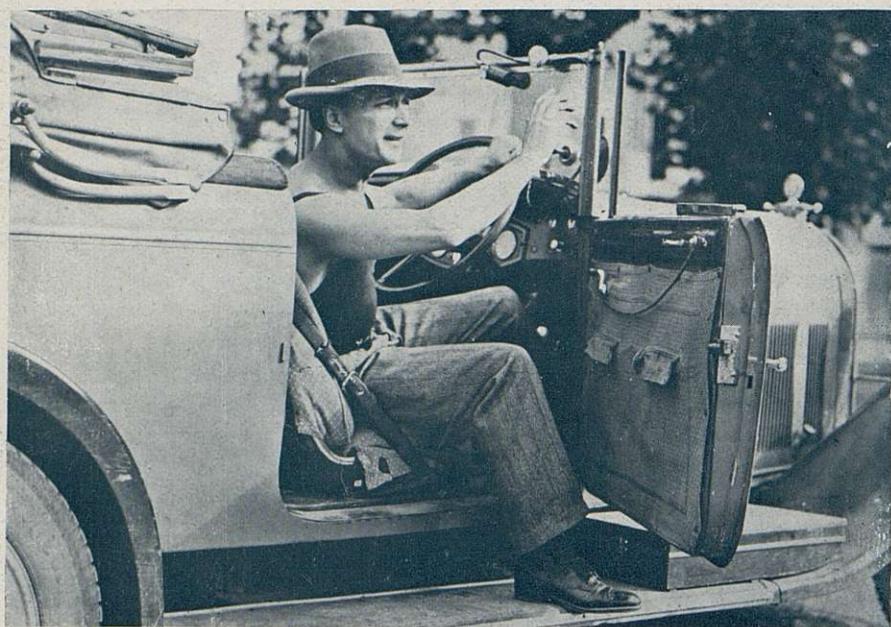
Tout comme un enfant sage, Jaque-Catelain mit ses souliers devant la cheminée. Le père Noël le dota d'une paire de bottes ! Pourquoi? Sans doute pour courir plus vite encore sur la route du succès...



(Photo Ufa)

Quant à Ivan Mosjoukine qui, pour arriver à la fête donnée en son honneur, dut sans doute traverser la steppe glacée, si nous en jugeons par son costume, espérait-il mieux trouver que le sourire de Dita Parlo?

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE



Les riverains de Joinville furent, pendant plusieurs semaines, bien intrigués de voir chaque jour passer régulièrement une magnifique Talbot-Sport que conduisait un petit mécano à qui elle semblait pourtant appartenir. Renseignements pris, il s'agissait du sympathique Georges Charlia qui, tournant dans les environs son rôle de typographe pour « Prix de Beauté », préférait s'habiller chez lui et se promenait ainsi en cote et en chapeau défraîchi.



Vilma Banky et John Barrymore sont ici respectivement représentés dans « La Princesse et son taxi » et « Abîme », deux grands films qui nous seront présentés dans le courant de l'hiver.



## Du Phonofilm, par l'un de ses réalisateurs

Oui, en effet, je me suis, un des premiers, rallié au cinéma parlant. C'est que, indépendamment des raisons qui font que ce théâtre photographié et phonographié, donc fixé, apparaît comme devant permettre à bref délai des possibilités d'expression inouïes, j'estime que, toutes considérations d'art mises à part, l'heure de discuter la question de savoir si le film parlant réalise un progrès ou au contraire marque une régression artistique, est passée. Désormais la cause du cinéma parlant est gagnée industriellement; nous devons, en France, bénir l'avènement de cette forme de spectacle.

Une longue série de fausses manœuvres avait eu pour résultat fâcheux et indiscutable de placer le cinéma français, malgré la valeur véritable de quelques œuvres créées par lui, en posture défavorable vis-à-vis de ses concurrents.

On en était au point où espérer un redressement eût été pure utopie.

Le spectacle qui succède au cinéma muet dans la faveur du public va offrir à l'industrie française le moyen de regagner en grande partie le terrain perdu.

D'abord il est indéniable que la langue française, tout en étant infiniment moins parlée que la langue anglaise, si l'on tient compte uniquement du nombre d'individus qui, dans l'univers, en font un usage courant, demeure néanmoins la langue la plus prisée littérairement et aussi la plus employée en Europe Continentale et en Amérique du Sud.

De plus, considération en l'occurrence décisive, la langue française enregistrée demeure la plus mélodieuse en même temps qu'elle est la plus riche euphoniquement en nuances délicates propres à exprimer les subtilités de pensée et de sentiment. Cette remarque est le résultat d'expériences attentives.

Si l'on tient compte également que, jusqu'à ce jour, notre littérature dramatique conserve — quoi qu'en puisse penser et dire le Français de mauvaise humeur! — le prestige qu'elle eut toujours à l'étranger et que nos acteurs y jouissent d'une réputation des plus flatteuses, on découvre, dans ces atouts, des raisons sérieuses d'avoir confiance

en l'issue d'une lutte que notre industrie du film se doit d'engager — qu'elle engage effectivement — et qui durera jusqu'à ce que l'on découvre — oh! dans très peu d'années — un rival au cinéma parlant, à savoir: le cinéma



HENRY-ROUSSELL, réalisateur de La Nuit est à nous, est également un des interprètes principaux de ce film parlant qui vient d'être présenté.

muet!... Mais le cinéma muet, vraiment muet, c'est-à-dire où nulle parole ne sera prononcée par des bouches aphones.

Au point où nous en sommes de nos études sur l'organisation de la production parlante européenne, on s'interroge, on interroge, on enquête afin de savoir quelle sera la forme souhaitable à donner au nouveau spectacle.

Existe-t-il donc, ou plutôt est-il donc utile qu'il existe des formules en art? Il semble que l'adoption aveugle d'une formule, c'est-à-dire d'une convention arbitraire inventée par tel ou tel, soit proprement la preuve d'une absence totale de personnalité chez celui qui l'adopte.

Dans tous les arts, le véritable créateur ne s'embarrasse pas de formules. Dans l'art dont nous nous occupons ici, ce créateur-là emploiera les dons et les talents qu'il a pu acquérir, à composer un spectacle attrayant et *intelligent*.

Faut-il donc que les gens de mauvaise humeur qui ont bruyamment et si souvent déploré l'influence, disaient-ils, néfaste du cinéma-mélodrame sur l'intellect populaire, se réjouissent enfin en constatant l'agonie de leur bête noire? Oh! que non pas...

La forme du théâtre phonographié qui va succéder au cinéma aboli se manifestera souvent, oh! souvent! par des œuvres d'une impitoyable niaiserie. Disons « impitoyable », car leur puérilité se précisera dans les paroles bien plus lourdement qu'elle ne le pouvait faire dans des images et dans quelques rares sous-titres.

Nul doute, la proportion d'œuvres « imbuvables » va, dans nos salles, augmenter sensiblement... Prenons-en notre parti.

Et puis! soyons justes. On ne voit pas jouer non plus que de bonnes pièces de théâtre... Mais on en voit jouer de bonnes. Voilà l'important et le consolant.

Il y aura également de bons films parlants. Constatons qu'il y en a déjà.

Les meilleurs viendront-ils d'ici ou de là? Il faudrait... il faut que les meilleurs viennent de chez nous.

Il faut que les hommes d'ici, épris et virtuoses de l'art dramatique que nous possédons en si grand nombre, nous fournissent une production utilisant le nouveau mode d'expression et qui établisse enfin sans conteste que nous sommes restés, à travers les mille et trois erreurs du cinématographe d'antan, les gens les mieux qualifiés du monde pour fournir les œuvres de pensée, d'intelligence et d'esprit dont le « spectacle » a un éternel besoin.

HENRY-ROUSSELL.

## UNE INGÉNIEUSE PUBLICITÉ

Tous les directeurs de cinémas ont eu, ces jours derniers, l'agréable surprise de recevoir un charmant agenda pour 1930 qui leur était gracieusement offert par l'Alliance Cinématographique Européenne.

L'agenda en question mérite d'être signalé, car c'est bien l'une des propagandes les plus intelligentes que nous connaissions. Sa couverture en maroquin contient à l'intérieur plusieurs compartiments pour les cartes de visite, les billets de banque et même les tickets de métro ou d'autobus. Au bas de chaque page, des conseils pratiques, des rappels judicieux appellent l'attention du directeur soucieux de ses intérêts. Rédigés dans une forme lapidaire, ils dégagent une force persuasive. En voici quelques-uns, à titre d'exemple :

— Un bon film a toujours eu plus de succès qu'un grand bluff.

— Si vos recettes diminuent, ne gaspillez pas votre argent à renforcer votre publicité. Préparez le lancement d'un nouveau film.

— Si vos recettes augmentent ou se maintiennent, n'hésitez pas à *renforcer* votre publicité.

— La publicité que vous ferez sur vos films fera en même temps la publicité de votre établissement.

— Le 11 mai, fête de Jeanne d'Arc. Songez-vous à faire une matinée spéciale avec un programme de circonstance?

— Avez-vous préparé pour la Pentecôte (8 juin) un programme de choix? Votre concurrent, lui, y songe déjà.

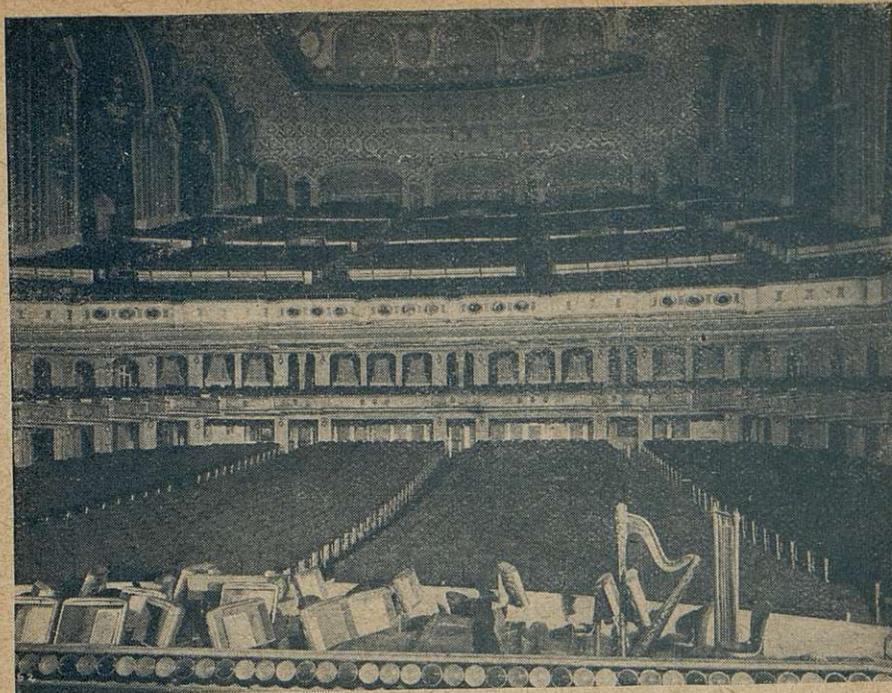
— Le 29 mai, c'est l'Ascension, fête légale. Vous devez être complet en matinée.

Et voici un apothegme qui sera particulièrement goûté de nos lecteurs :

— Songez à donner à vos spectateurs le maximum d'aises et de confort. Aérez votre salle et parfumez-la.

Nous pourrions étendre ces citations qui toutes donnent l'impression d'avoir été mûrement réfléchies et dont la rédaction révèle un écrivain de race et un fin psychologue. Il est toutefois regrettable que sa modestie l'ait empêché de signer son ouvrage. Au risque de m'attirer le courroux du parfait lettré et du charmant confrère qu'est Raoul Ploquin, je le prie de trouver ici nos bien sincères compliments pour son très précieux almanach de l'Alliance qui peut rendre tant de services aux directeurs avisés.

J. DE M.



Vue d'ensemble de la Salle Paramount à New-York.

LES GRANDS REPORTAGES DE "CINÉMAZINE"

## CINQ SEMAINES AU PAYS DES TALKIES

Suite (1)

PARMI les façades illuminées de Broadway, comme au milieu des constellations de boutiques qu'offre, le soir, le spectacle de toutes les rues américaines, le cinéma étincelle d'un éclat particulier : le cinéma est le roi de la rue américaine.

J'ai visité en Amérique cent salles de cinéma. Sans dire qu'elles se ressemblent toutes comme des sœurs, on peut affirmer qu'elles sont installées dans le même esprit, avec cette particularité qui distingue de tous les autres l'esprit américain : elles sont faites pour donner au client, au public en l'espèce, le maximum de satisfaction.

Elles sont toutes très vastes. D'abord parce qu'elles doivent contenir beaucoup de monde. Chaque Américain va au cinéma au moins trois fois par semaine. Il y a en Amérique 22.000 cinémas. Et le nombre minimum de spectateurs qui passe dans ces 22.000

salles, chaque semaine, est de cent millions. Quand on parle du cinéma américain et de son prodigieux développement, c'est là un élément de discussion qu'il ne faut pas perdre de vue, et qui doit servir de base à toute controverse. Dans ce chiffre invraisemblable de 22.000 sont comptées les salles peu importantes, et celles qui ne jouent pas tous les soirs. Le nombre de salles régulièrement exploitées et dont la contenance varie entre 1.500 et 5.000 places est de 16 000 environ.

Ensuite, parce que l'Américain est habitué à trouver autour de lui, où qu'il soit, un maximum de confort. Pas un hôtel où vous ne trouviez une salle de bain, des pains de savons en abondance, des serviettes de toilette à la douzaine, des allumettes sur tous les meubles, le téléphone à la tête du lit avec un annuaire. Les palaces ont même sur leurs lavabos trois robinets : eau chaude et eau froide pour le corps, eau glacée pour boire. Le matin, le gar-

(1) Voir Cinémagazine, nos 48 et 49.

con d'étage, en vous apportant votre breakfast, vous donne les journaux, qui sont offerts gracieusement par la Direction de l'Hôtel, laquelle les reçoit, au même prix, de l'administration des grands quotidiens. Pas un building, pas une administration, pas un magasin où vous ne trouviez, à portée de la main, des cigarettes, au prix unique de quinze cents (3 fr. 75), des allumettes gratuites, des fumoirs et des lavabos du dernier moderne, clairs, spacieux et ne manquant de rien.

Ce confort, l'industrie cinématographique s'est bien gardée d'en priver le public. Les salles de cinéma sont donc vastes, les passages larges, les dégagements spacieux; vous pouvez gagner votre place sans marcher sur les pieds des uns et vous carrer dans votre fauteuil sans faire du coude aux autres.

Les salles sont généralement construites en profondeur, dans la forme qu'ils désignent là-bas, sous le nom de «Bouteille de Thermos», c'est-à-dire en ovale allongé, de façon qu'il n'y ait pas une place, si éloignée soit-elle, d'où on ne voie admirablement l'écran. Les étages successifs, au lieu de se surplomber et de s'écraser, sont en gradins, si bien que l'aération, à quoi les Américains apportent tous leurs soins, se fait admirablement.

La salle n'est jamais dans le noir; maintenue dans une demi-teinte savamment dosée par de savants éclairages fondus, si bien que la netteté de l'écran n'en souffre pas et que la moralité des salles publiques est connue. A-t-on pensé que l'obscurité pouvait être complice de certains manques de réserve, ou n'a-t-on pas voulu priver les yeux du client du ravissant spectacle qu'offrent des rangées harmonieuses de belles Américaines nonchalamment installées à leur place, et du miroitement discret de leurs jolies jambes gainées de soie?

Toujours est-il qu'on n'a pas, en pénétrant dans une salle de cinéma, cette désagréable impression, si souvent ressentie ici, d'entrer dans un four.

On ne prend pas les places en location. On achète son billet et on attend. De grands halls vous préservent des intempéries. La discipline du public est extraordinaire. Nul ne songerait

à contester les droits des personnes venues avant soi. Dès que des places sont libres, le spectacle étant permanent, le préposé galonné, dont la seule présence contient une foule patiente, en est averti par téléphone; il fait passer à l'intérieur un nombre de gens égal à celui des sortants, et cela dure pendant des heures, de dix heures du matin à deux heures du matin. Les salles ne désemplassent pas. Au Roxy, à New-York, le préposé en question est debout devant un tableau noir divisé en étages et en rangées. Dès qu'un spectateur se lève dans la salle, son fauteuil déclenche un mécanisme électrique et sa place s'inscrit en lumière sur le tableau noir. Pas d'erreur possible; pas de contestation admissible. Et si l'on pense que le Roxy a 6.000 places, cela vous donne une belle idée de l'organisation américaine.

Les salles de cinéma sont somptueuses. Leur décoration n'est pas toujours d'un goût très sûr. On y prodigue souvent par trop l'or, le marbre et la pourpre. Les tableaux qu'on y expose ne sont pas toujours de première qualité. Mais les intentions des directeurs sont excellentes: ils veulent donner du luxe et du luxe encore, et le mettre surtout à la portée de toutes les bourses, principe essentiellement démocratique, comme tous ceux qui dirigent l'Amérique.

Pour dix francs, le petit employé voit des films nouveaux, foule un riche tapis, voit dans le salon une reproduction de la galerie des glaces, entend d'excellents chanteurs aux entr'actes et trouve tout autour de la salle de fastueuses commodités. Le fumoir est parfait, les divans et les fauteuils moelleux, les lavabos étincelants. Pour un cent (cinq sous) un appareil stérilisé lui octroie un gobelet de carton qui lui permet de s'abreuver à la fontaine d'eau glacée stérilisée, aussi souvent qu'il le veut. Un autre appareil lui vend des cigarettes au prix de partout, et lui dit «Merci» automatiquement par le moyen d'une pancarte déclenchée. Partout il voit les inscriptions bien américaines:

«Faites votre service avec le sourire».

Les dames ont leurs salons. Elles peuvent y bavarder des heures si elles le désirent.

On n'a même pas oublié les enfants. J'ai vu, dans pas mal de cinémas, de vastes locaux pourvus de chevaux de bois, de jouets et de jeux de sable où les bambins peuvent s'amuser sous la surveillance de nurses souriantes, tandis que les parents assistent au spectacle.

Quant au programme, il est copieux; un petit film, des actualités sonores, variées et intéressantes, qui durent parfois une heure, une chanson animée, un intermède et un grand film parlant.

pondait à un besoin et qu'il n'était pas un *commerce de luxe*, comme on le croit en France, mais une nécessité comme le manger et le boire.

Alors, pourquoi taxer cette distraction, dont le peuple ne doit pas se passer, une fois son travail terminé?

En Amérique, seules les places à partir d'un dollar sont taxées (Il y en a très peu; par contre, il y a des tas de places à 99 cents, ou un dollar moins cinq). Aussi les directeurs peuvent-ils



Dans un cinéma New-Yorkais, un coin du fumoir réservé aux hommes qui y peuvent bavarder et fumer à leur aise en attendant qu'un fauteuil soit libre.

L'intermède est toujours important, choisi parmi les meilleures attractions. Je n'en citerai qu'un, celui que j'ai vu au Roxy et qui passait avant le grand film. Savez-vous quel était ce «numéro»? Les Ballets Russes... simplement, avec Léonide Massine en tête de la distribution, chanteurs, danseurs et danseuses russes, dans *Shéhérazade*, de Rimsky-Korsakof, en quatre parties, avec un orchestre de cent musiciens, tous prix de Conservatoires européens et américains.

Pourquoi, me direz-vous, le cinéma a-t-il pu arriver à des résultats aussi incroyables? Parce que les gens qui l'ont fait tel ont compris qu'il corres-

pondrait au public d'excellents programmes à des prix abordables.

C'est parce qu'ils ne sont pas écrasés par les taxes et que leurs gouvernants ont su ne pas tuer la poule aux œufs d'or que le cinéma américain est devenu l'industrie nationale des États-Unis. (A suivre.) PAUL ACHARD.

#### LE COURRIER DES LECTEURS

Les correspondants d'Iris ne trouveront pas dans ce numéro de réponses à leurs lettres. Qu'ils ne s'alarment pas, une place leur a été réservée dans notre prochain numéro actuellement sous presse et qui sortira quelques jours seulement après la parution de celui-ci.

## Échos et Informations

## Un gala cinématographique.

Le vendredi 6 décembre, pour inaugurer la troisième semaine d'exclusivité du film *Song* à l'Impérial, la Société Star-Film avait organisé, au bénéfice de « la Maison du Gardien de la Paix », une soirée de gala.

M<sup>me</sup> J. Chiappe, présidente de l'œuvre, avait bien voulu, ainsi que notre si sympathique préfet de police, assister à cette représentation. De nombreuses personnalités du monde des arts, de la finance et du monde tout court, occupaient les loges de la coquette salle du Boulevard : M. et M<sup>me</sup> Charles Delac, M. et M<sup>me</sup> Adolphe Osso, M. et M<sup>me</sup> Charles Gallo, le capitaine J. D. Cohn et M<sup>me</sup> Jefferson-Cohn, M. et M<sup>me</sup> Bonnard, M. et M<sup>me</sup> Darbon, MM. Gaston Ravel, Conti, Gancel, de Rovera, Benoit Deutsch, Tony Lekain, Henri Casadesus, Blanchet, Bernier, etc...

De charmantes artistes avaient accepté de vendre à l'entr'acte, au bénéfice de l'œuvre, de ravissantes plaquettes illustrées, M<sup>lle</sup> Elmire Vauthier, Jeanne Helbling, Suzanne Delmas, Ginette Maddie, Jenny Luxeuil ont su mettre leur grâce au service de cette bonne œuvre.

Enfin, Jean Bastia sut trouver les mots qu'il fallait dire et présenter d'une manière, oh ! combien spirituelle, la bonne œuvre de M<sup>me</sup> Chiappe et la belle œuvre de la Star-Film.

M<sup>lle</sup> Jane Montagne charma le public en interprétant *La Légende de Song*, écrite spécialement pour le film par Hugues Delorme et Henri Casadesus.

## Le charme de Paris.

L'esprit parisien, ou du moins ce qu'on appelle ainsi pour désigner une des nombreuses manifestations de l'esprit de la capitale, est représenté sous son aspect le plus extérieur, le plus gai, le plus séduisant par les revues à grands spectacles. Au point de vue du goût, de la recherche, de la fantaisie dans ce qu'elle a de plus artistique, ces revues sont une affirmation de cette finesse que tout le monde nous envie.

Réaliser un film d'après une de ces revues grâce au cinéma parlant, en faire une production sonore, chantante, dansante et lui donner en plus toute la richesse de coloris qui fait le charme principal de ce genre de spectacle, n'est-ce pas envoyer en province et à l'étranger le meilleur ambassadeur du goût et de l'esprit français ?

C'est ce qui sera réalisé avec *Paris qui charme*, d'après la belle revue du Casino de Paris, que nous verrons prochainement sur l'écran.

## Le gala de la Mutuelle du Cinéma.

Le grand chanteur russe M. Alexis de Skrydloff prêtera son concours au gala de la Mutuelle du Cinéma. Cet artiste, qui est le fils de l'amiral de Skrydloff, qui signa jadis pour la Russie le pacte d'alliance, vient de tourner à Nice dans un film parlant.

## Dans les studios.

Aux studios de Billancourt on a donné le premier tour de manivelle du *Capitaine Jaune*, que le metteur en scène suédois Sandberg tourne avec Inkijoff dans le rôle principal et M<sup>lle</sup> d'Al-al, une délicieuse petite mulâtresse, comme vedette féminine.

Les photographes sont : Jorgenson et Bourgassoff, les décors de Schild; assistants : Georges Lampin et Jean de Size; Régie générale : Hobe et Mirsky; Photos : Jean Soulat.

Le premier décor édifié pour le film représente toute une partie du vieux port de Marseille aux ruelles sombres et étroites.

## Une perle.

Notre ami et collaborateur Albert Boineau, qui habite rue Juliette-Lambert, s'était abonné à une grande revue américaine par l'intermédiaire d'un libraire de l'avenue de l'Opéra. Sa souscription remontait déjà à plusieurs mois et notre ami n'avait pas encore reçu le moindre numéro. Afin d'éclaircir ce mystère, il alla faire une réclamation à la librairie. L'employée, chargée du service des abonnements, après quelques recherches, lui déclara que les numéros avaient bien été expédiés, mais que l'administration des Postes avait dû les retourner, le nom d'Albert Boineau étant inconnu à l'adresse indiquée.

— Voici, d'ailleurs, la bande d'envoi à votre nom, lui déclara l'employée, avec la mention de la Poste.

Et notre ami put constater, à sa stupéfaction, que son adresse avait été ainsi libellée :

M. Albert Lambert, 18, rue Juliette-Boineau, Paris.

Est-il besoin d'ajouter qu'on fit les plus plates excuses à notre collaborateur, lequel garde le plus joyeux souvenir de cette curieuse méprise.

## « Sous les toits de Paris. »

Abandonnant le titre à quiproquo de *Musette*, René Clair est revenu au titre qu'il avait primitivement adopté pour le film parlant qu'il va réaliser pour la Tobis. Albert Préjean sera son principal interprète et chantera une chanson, également intitulée *Sous les toits de Paris*. Le travail de réalisation commencera dans quelques jours à Epinay.

## Le film en couleurs.

On parle beaucoup actuellement d'une présentation de films en couleurs obtenus d'après les procédés d'un Français : M. Rodolphe Berthon. Une présentation privée a eu lieu dernièrement dans un studio de Neuilly et, tour à tour, nous vîmes défiler des paysages, des marines, des effets d'ombre, des scènes sous-marines. Plusieurs copies furent successivement projetées et présentèrent chacune la même perfection. Après la révolution apportée par le film sonore, allons-nous assister à un autre bouleversement, apporté, cette fois, par le film en couleurs ?

## Pour une production franco-américaine.

Un des plus importants producteurs d'Hollywood, M. Robert T. Kane, annonce la création d'un groupe franco-américain au capital de 250 millions de francs pour la production de films parlants 100 p. 100 français ; la première bande devant être terminée au plus tard pour le 15 avril. Les studios des Réservoirs à Joinville ont été loués à long bail et menuisiers et maçons sont déjà sur le chantier préparant l'équipement des studios avec les appareils Western Electric. La production envisagée serait de vingt-quatre films par an, peut-être même davantage.

## « Montparnasse. »

Le dernier film d'Eugène Deslaw, *Montparnasse*, vient d'être retenu par une nouvelle salle spécialisée qui ouvrira ses portes en janvier prochain. Paris montrera en cela quelque retard puisque les principales capitales d'Europe ainsi que Tokio et New-York projettent avec succès, depuis quelque temps déjà, le petit film de Deslaw sur ce quartier cosmopolite de Paris, d'une renommée universelle.

## On annonce...

Eugène Barbier publie chez Tallandier un nouvel ouvrage intitulé *Rapacité*, qui va paraître en librairie dans quelques jours.

C'est une puissante étude psychologique, profondément fouillée et dont le thème sera adapté à l'écran courant décembre.

Le film sera tourné au studio de Saint-Laurent-du-Var, établissement dont le groupe financier de Nica-Films vient de faire l'acquisition et dont il va moderniser l'agencement.

LYNX.



La place de la Constitution, une des plus importantes de Séville.

LE CINÉMA EN ESPAGNE (1)

## A SÉVILLE, CITÉ MODERNE

Séville n'est plus Séville.

Telle est l'impression brutale que ressent le touriste dès les premières heures de son séjour dans la grande cité andalouse. Ce pauvre touriste ! On lui avait présenté dans les agences tant de petites brochures l'invitant au voyage, il avait vu tant d'affiches engageantes dans les salles d'attente des chemins de fer qu'il en était arrivé à croire trouver encore à Séville des « types » et des scènes à la Mérimée. Dans le train, l'autocar ou l'automobile qui l'avait amené vers la ville ensoleillée, il avait laissé courir son imagination ; il avait entrevu des roses rouges dans des chevelures brunes, des œillades provocantes, des éventails, des châles brodés de couleurs vives ; il s'était vu buvant le manzanilla en coudoyant des *caballeros* coiffés de grands chapeaux à bords plats, il avait évoqué des danses gitanes rythmées par le seul claquement des mains et le nom de *Sevilla* avait tinté dans ses oreilles avec un bruit de castagnettes. Hélas ! toutes ces choses ne sont

déjà plus que souvenirs qui se fanent petit à petit.

Dans la capitale du beau pays andalou, les guitares se sont tues et sont remplacées maintenant par des phonographes nasillards à grand pavillon qui jettent dans les rues, par les portes grandes ouvertes des brasseries et des cafés, les accents vibrants des refrains d'Espagne. Finies les maisons de danses. Pour découvrir les deux ou trois dernières, il faut fouiller tous les quartiers. Ce ne sont plus maintenant que dancings *up to date* qui donnent leurs vermouth-tangos et leurs soupers dansants avec des jazz et des attractions américaines. Finie également la haute mode de se rendre aux « toros » en landau richement équipé. Aujourd'hui les élégants de font conduire à la plaza en limousine et les derniers fiacres ne sont pris que par les étrangers qui veulent visiter doucement la ville. De nombreuses Sévillanes ont conservé le grand peigne et la mantille, mais, hélas ! elles ont adopté la jupe courte et la silhouette, de ce fait, a perdu tout caractère. Même à Triana, le quartier populaire, situé de l'autre côté du Guadal-

(1) Voir *Cinémagazine*, nos 48, 49 et 50.

quvir, le pittoresque disparaît. A peine y rencontre-t-on encore quelques gitanes dont les gosses crasseux commencent à apprendre à se débarbouiller.

Séville, maintenant, est une cité moderne. Elle a ses tramways, ses longues avenues rectilignes et ses grandes places. Les puissantes administrations, les banques, les agences de voyages y ont installé de vastes bureaux par les fenêtres desquels on entend, au lieu du bruit des castagnettes, le tac-tac des machines à écrire et les sonneries téléphoniques. Séville est très très 1929. Elle a ses taxis, sa circulation à sens unique, ses automobiles de toutes marques que n'ont pas peur de conduire, elles-mêmes, les jeunes bourgeoises sévillanes. Elle a ses cafés avec orchestres symphoniques, ses salons de coiffure pour dames, ses music-halls... et ses cinémas.

Eh oui : Le cinéma tient dans la vie des *Sevillanos* d'aujourd'hui la même place énorme qu'il occupe dans l'existence des Parisiens.

Dans une ville aussi vivante et aussi animée que Séville, le cinéma devait forcément faire *florès*. Les salles nombreuses et fort bien achalandées sont à peu près toutes groupées dans le quartier de la place de la Constitution où se localisent en grande partie les attractions et les établissements de plaisirs. Elles donnent leurs représentations quotidiennes et font d'excellentes recettes. Quelques-unes d'entre elles dépassent 1.500 places. Parmi les plus en vue, il convient de citer le Pathé-Cinéma, le Teatro Rocio, le Salon Imperial, le Teatro Llorens, etc...

Selon l'habitude espagnole, les matinées ont lieu les jours de la semaine de 6 heures ou 6 h. 15 jusqu'à 9 h. 15 ou 9 h. 30 et les soirées de 10 h. 15 ou 10 h. 30 jusqu'à une heure du matin ou à peu près.

Les dimanches, les cinémas font une très sérieuse concurrence aux courses de taureaux et aux matches de football, ceux-ci pourtant très suivis par les jeunes gens et celles-là toujours aussi populaires auprès des « anciens » restés tous *aficionados*. Plusieurs salles donnent en ces jours de grande affluence un spectacle permanent, de 3 heures de l'après-midi jusqu'à 1 heure

du matin. D'autres augmentent le nombre de leurs séances, dont la première commence dès 4 heures. D'autres, enfin, ont recours à des films supplémentaires pour attirer le public toute la journée.

Aussi quelle cohue à la sortie des représentations et aussi quelle aubaine pour les commerçants d'alentours. Cafés, brasseries, pastellerias (pâtisseries), confiterias (confiseries) sont envahis et connaissent là des heures de grand trafic.

Ce qui est remarquable, c'est la diversité des films présentés. En semaine, il y a souvent des changements de programme et le dimanche, il est des salles qui donnent leurs quatre bandes différentes dans la journée sans compter les actualités et les documentaires.

Pendant mon court séjour à Séville, j'ai eu l'occasion de faire une constatation qui m'a fait ressentir au cœur une joie que tout Français aurait éprouvée à ma place. C'est que le film d'esprit français est très goûté du public de Séville. Deux films passaient alors avec un énorme succès à la salle Pathé : *Barrio Latino* (Quartier Latin) et *La Tigresa et le Rahja*, celui-ci avec Adolphe Menjou. Pour le premier, nous savons qu'il est essentiellement parisien. Quant au second, qui oserait soutenir que Menjou, *el dandy de la pantalla* (le dandy de l'écran), comme on l'appelle là-bas, ne joue pas comme un Français et que sa « race » n'est pas pyrénéenne ?

D'autres bandes, celles-là provenant de pays divers, passaient également avec un bon succès : *Reclutas por los Aires*, *El Solteron*, etc... Un film de Clara Bow, *Tres fines de semana*, était annoncé à la salle Pathé pour de prochaines représentations.

Toutes facilités sont offertes au public pour la location des places. On peut retenir son fauteuil dans des agences spéciales de spectacles, au guichet voisin de celui des courses de taureaux et des matches de football. Chaque cinéma fait une publicité intensive au moyen de prospectus que l'on trouve chez tous les commerçants, dans les brasseries, les cafés, les restaurants, les bureaux et les salons des hôtels, chez les coiffeurs et même dans les boutiques des *limpia botas* (cireurs de chaussures). Les programmes passent dans les quotidiens locaux,

comme *El Noticiero Sevillano*, et quelques établissements ne reculent pas devant les grands moyens de la publicité moderne. C'est ainsi qu'un beau jour je voyais déambuler à travers la ville un magnifique cavalier indien distribuant des prospectus annonçant la venue prochaine d'un grand film de l'Ouest américain.

Aussi le public, sans cesse tenu en haleine, se passionne-t-il pour les spectacles d'écran. Par les feuilles locales et par les journaux venant de Madrid, il est au courant des mouvements et progrès cinématographiques. On n'a pas encore vu de *película parlante* (film parlant) à Séville, mais on sait qu'elle va bientôt y faire son apparition. La curiosité est éveillée. Madrid a bien accueilli cette innovation, mais, me demande-t-on aussitôt, à Paris, qu'en pense-t-on ? C'est que Paris, pour les Andalous, possède un prestige singulier. C'est l'arbitre en matière de goût. Le Sévillan qui est allé à Paris n'en tire pas peu de fierté et il jouit auprès de ses compatriotes d'une considération qui n'est pas mince.

Les petites employées des magasins du quartier commercial ont d'ailleurs plus d'un point de ressemblance avec nos minettes de la rue de la Paix. Elles ont presque toutes les cheveux coupés, se promènent en bandes, bras dessus, bras dessous, aiment à rire aux éclats et vont au cinéma comme vous et moi. Elles connaissent toutes les vedettes de l'écran et on peut leur parler de Buddy Rogers ou de Ramon Novarro, dont le talent les préoccupe plus que la gloire des matadors en renom.

Parmi les jeunes gens, on trouve également beaucoup de fervents de cinéma. Eux aussi se sont mis au diapason. Ils ont quitté le chapeau caractéristique et portent maintenant le feutre mou ou même n'en portent pas du tout, préférant exhiber leurs coiffures impeccables, vernissées de cosmétiques brillants et parfumés. La veste courte est également abandonnée et le pantalon large et la cravate aux couleurs des clubs sont « sortis » depuis longtemps.

La vie moderne a donc eu une influence considérable sur la tradition sévillane, mais le cinéma est en grande

partie responsable de cet état de choses. Dès qu'il a commencé à se populariser, la jeune génération a subi son influence. Les jeunes filles ont eu vite compris à voir les allures un peu garçonniers des *flappers* de Broadway que leurs grands bandeaux et leurs jupes longues devenaient surannées. Elles prirent le goût du travail commercial et le film leur ayant montré tant de dactylos et de téléphonistes sous des jours avantageux, elles ambitionnèrent rapidement d'entrer dans les administrations. Sur leur coquetterie même, le cinéma eut son influence. Alors qu'autrefois les jeunes Sévillanes s'observaient à la fixité des traits du visage pour rechercher une beauté plus classique, celles d'aujourd'hui ont appris par les vedettes de l'écran que la mobilité des expressions et les mines espiègles pouvaient ajouter au charme féminin.

Quant aux jeunes gens, ils y gagnèrent le goût de l'émancipation et du voyage lointain. Le cinéma leur fit entrevoir des horizons nouveaux, des espoirs de belles positions sociales et ils quittèrent plus volontiers leur Séville pour Madrid, Paris, New-York même.

Devant tant de changements profonds, est-ce à dire pour cela que Séville est maintenant une ville banale dénuée de tout caractère et sans attrait aucun ?

Que non pas ! Séville n'est peut-être plus la Séville que notre imagination romantique aurait aimé retrouver encore, mais elle possède toujours son atmosphère incomparable sous son ciel qui respire. Elle a encore ses jardins et ses fleurs qui à eux seuls méritent le déplacement. Les habitations, si elles se sont modifiées vers des tendances modernes, conservent toujours leur accent local avec leurs *patios* fleuris, éclairés par des lampes à la clarté mystérieuse et clos continuellement par leurs grilles en fer forgé. On est toujours charmé par l'ambiance extrêmement sympathique du pays et séduit par la bonne humeur, l'amabilité et la courtoisie des Andalous qui rappellent un peu les Provençaux de chez nous. Séville est toujours une ville de gaité, une ville de fête perpétuelle, ce qui fait que l'on est toujours assuré d'y passer un séjour inoubliable.

Séville a évolué, voilà tout, mais c'est toujours Séville.

(A suivre.)

P.-U. DIANET.

## LES PRÉSENTATIONS

## MAUDIT

Interprété par NORMAN KERRY.  
Réalisation de HERBERT WILCOX.

(Production British et Dominions Film Corp. Ltd,  
distribuée par Victoria Films).

Évidemment, il y a, au début, la scène charmante de la mère qui sur son lit de mort tend un poignard à son fils pour qu'il aille assassiner son père. Douce famille ! Ce dernier, heureusement, a le bon goût de mourir un peu avant, mais nous avons tout de même eu chaud. Le drame se poursuit, un peu conventionnel toujours avec des reconnaissances, des renoncements, des larmes, des baisers, des dévouements. Le beau sentiment foisonne et se développe dans des décors qui ne sont pas tous heureux ; de la mine de soufre où travaillent les bagnards, il doit être bien difficile d'extraire autre chose que du carton-pâte. L'interprétation est honorable avec Norman Kerry, bon acteur, en vedette.

## L'OMBRE GRISE

Interprété par BLANCHE SWEET.  
Réalisation de HERBERT WILCOX.

(Production British et Dominions Film Corp. Ltd,  
distribuée par Victoria Films).

Le scénario n'est pas ce qu'on peut appeler un chef-d'œuvre de simplicité. Le réalisateur a dû ériger en principe qu'il ne fallait jamais laisser reposer l'intérêt du spectateur et il accumule les coups de théâtre, avec une imagination qui tient du prodige. Blanche Sweet, qui a du charme et de la sensibilité — elle en a sûrement beaucoup plus que le réalisateur — ne suffit tout de même pas à rendre vraisemblables des situations qui font parfois plus que de friser le sombre mélo. Le restant de la distribution est absolument sans éclat.

R. V.

## POINT NE TUERAS

Interprété par BENITA HUME et JAMESON THOMAS.

Réalisation de MAURICE ELVEY.  
(Victoria-Films.)

Ce titre, que n'eût pas renié Cecil de Mille, dissimule, qui l'eût cru, une œuvre d'un modernisme attirant.

Dès les premières images nous sommes en... 1950 !! Le progrès a transformé

l'Humanité, les États-Unis d'Europe sont un fait accompli !

Vous croyez peut-être que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ? Que non pas : un incident de frontière entre les « États de l'Atlantique » et « la Confédération Européenne » et c'est une menace de guerre mondiale. Le film traite uniquement de ce sujet, et jusqu'à la dernière scène le spectateur se demandera si le conflit aura lieu.

On ne manquera pas de faire un rapprochement entre *Point ne tueras* et *Métropolis*. Mais, si le réalisateur du premier n'eût pas à sa disposition les moyens énormes du second, en revanche, il possédait un scénario infiniment supérieur à celui de *Métropolis*.

Quant à la réalisation proprement dite, elle profite très intelligemment de l'enseignement donné par Fritz Lang. On y retrouve certaines découvertes inévitablement accomplies par le progrès : locomotion aérienne, télévision, gratte-ciel aux étages innombrables, avec en plus le fameux tunnel sous la Manche : utopie devenue réalité. Toutes les maquettes sont exécutées avec un soin particulier et les raccords habilement faits. Il est à remarquer également que certains décors sont mieux compris que ceux de *Métropolis* et font songer parfois à ceux de *La Foule*, le film amer de King Vidor.

Nous espérons pouvoir revenir plus longuement sur ce film lors de sa sortie en public. Ou nous nous trompons fort, ou il ne manquera pas de soulever un certain intérêt, on pourra le critiquer, ne pas l'aimer ; mais enfin il dénote, en ces temps de standardisation des scénarii, une originalité que se doivent de connaître tous les fervents du cinéma.

## AU FER ROUGE

Interprété par MATHESON LANG et JULIETTE COMPTON.

Réalisation de T. HAYES HUNTER.  
(Victoria-Films.)

La fiction s'est déjà heureusement mêlée à la vérité historique ; une trame romanesque ou mystérieuse délasse agréablement et fait souvent passer sur les invraisemblances du cadre ou de l'époque.

Qu'un personnage chevaleresque ait eu l'idée de se dresser contre Robespierre pour arracher des innocents à la guillotine, pouvait *a priori* prêter à une interprétation pleine d'attrait. Mais le film de M. Hunter est assez

gris dans l'ensemble et n'arrive que très rarement à se libérer de l'emprise théâtrale. Les scènes finales du Tribunal Révolutionnaire ont néanmoins un certain souffle et récompensent les spectateurs patients.

## ÇA GAZE

Interprété par WALTER FORDE, PAULINE JOHNSON et ARTHUR STRATTON.

Réalisation de WALTER FORDE

Le génie inventif des hommes a souvent prêté à la fantaisie la plus humoristique, aux trouvailles d'une cocasserie sans pareille.

Dans *Ça gaze*, un jeune garçon a inventé un tank susceptible d'être actionné à distance. Comme vous le pensez, cette découverte intéresse le gouvernement de son pays, mais le jour où notre homme doit expérimenter son engin, les pires

catastrophes se produisent... à la grande joie des spectateurs, sinon à celle des principaux intéressés. Enfin, tout rentre dans l'ordre, le jeune homme verra sa découverte récompensée et sera heureux, je n'ai pas besoin de vous dire comment.

Le film est réalisé dans un mouvement excellent, un peu trop précipité peut-être, mais qui, tout de même, vous entraîne à la suite du jeune héros. Comme dans tout film comique digne de ce nom, il y a poursuite photogénique dans un métrage qui ne l'est pas moins ; une parodie des *Espions* dont la réussite nous fait regretter la brièveté ; enfin une scène dans un magasin de jouets, qu'on aurait pu pousser davantage. Les interprètes, Walter Forde, en tête, ont de l'entrain et, ce qui est mieux, n'ont pas l'air de faire un effort pour paraître en avoir. M. C.

## LES FILMS DE LA SEMAINE

## FOLIES FOX 1929

Le Moulin-Rouge-Cinéma présente une revue à grand spectacle parlée, chantée et dansée 100 p. 100 *Folies-Fox 1929*. Il y a dans ce film des passages très réussis et d'autres, par contre, beaucoup moins bien. La légende chinoise en couleur est très « Revue à grand spectacle » et se trouve fort bien à sa place au Moulin avec ses jolies femmes que l'on voit tout au long du film, ne chantant pas toutes très juste peut-être mais qui ont de fort jolies jambes, ce qui nous fait un peu leur pardonner. Les déshabillés sont assez agréables. Quelques airs très entraînants pleins de fraîcheur et de gaieté, tels que *Breakaway* et celui de *That's you baby*. Une orchestration bruyante et endiablée très américaine rend les tableaux vivants et animés d'un bout à l'autre.

Je regrette beaucoup que tout le film soit en anglais, car nous sommes encore en France, et quantité de Français moyens n'ont qu'un amour très relatif et des données très faibles sur la langue de Shakespeare. Il est vrai qu'il faut tout de même signaler un rôle de Français dans cette production, c'est celui tenu par le fournisseur de sandales de danse du music-hall. Il est parfaitement grotesque, ce malheureux, quoique jouant parfaitement son rôle, et je suis navré de penser que les Français sont souvent « vus » sous cette forme en Amérique dans leurs films. C'est, évidemment, une

spécialité comme une autre, mais il faudrait chercher longtemps ici en France pour trouver à l'heure actuelle ce type de Français ridicule genre 1870 qui n'est réellement plus de saison en 1930.

Par contre, un nègre, Stepin Fetchit, un des meilleurs de la revue, est extrêmement drôle. Citons aussi Dixie Lee, John Breeden, Lola Lane, Sue Carol, Sharon Lynn, etc., tous très vivants, animant cette revue très gaie, faisant suite aux jolies revues que nous étions habitués d'applaudir au Moulin-Rouge.

\* \* \*

Le sympathique studio des Ursulines vient de renouveler son programme. L'heure tardive de la présentation ne nous permet pas d'en donner le compte rendu dans ce numéro. Contentons-nous donc, pour aujourd'hui, de signaler les films inscrits au programme : une nouvelle bande scientifique de Jean Painlevé ; *Nogent, El Dorado du Dimanche* ; une version en une bobine de *La Chute de la Maison Usher*, tournée en Amérique par des amateurs ; une pochade sonore (!) et follement avertissante d'Alberto Cavalcanti : *Vous verrez la semaine prochaine*. Enfin, un grand film policier de la Fox : *Après la rafle*, d'Irving Cummings, le réalisateur de *Club 73*. Nous nous réservons, du reste, de parler longuement des principaux films dans le numéro du mois prochain.

L'HABITUÉ DU VENDREDI

# "Cinémagazine" à l'Étranger

## BERLIN

On prépare actuellement à Berlin un film qui ne peut manquer de susciter le plus vif intérêt dans le monde entier. Cette œuvre, dont les premiers tours de manivelle seront donnés incessamment, a pour titre *Kaiser Wilhelm II* (L'Empereur Guillaume II).

L'auteur du manuscrit, Dosio Koffler, a puisé sa documentation aux sources les plus authentiques. L'action commence au moment des premiers désaccords entre le kaiser et Bismarck, elle se termine par la fuite de Guillaume II et la proclamation de la République allemande.

Une histoire de pure imagination suit parallèlement les faits historiques et donne au scénario un caractère dramatique. Pareil sujet offre naturellement toutes les possibilités de sonorisation, elles seront utilisées.

Un budget de 2 millions de marks est prévu pour la réalisation de cette œuvre appelée à un grand retentissement et que produit la Ariston-Film-Production. La plus vive agitation règne dans ses bureaux du 26 de la Hademannstr., où on nous a promis de bientôt nous révéler les noms des metteurs en scène et artistes qui seront appelés à collaborer.

G. O.

## SEUL VERSIGNY

APPREND A BIEN CONDUIRE  
A L'ÉLITE DU MONDE ÉLÉGANTE  
sur toutes les grandes marques 1929

87, AVENUE GRANDE-ARMÉE

Porte-Mallot Entrée du Bois.

## MOSCOU

Le régisseur A. Room est en ce moment à Léningrad où il établit avec le compositeur Avramoff et l'ingénieur Chorine le premier programme de cinéma sonore.

Le régisseur Popoff travaille à la comédie *Un grand désagrément*, d'après le libretto de I. Gordon. Thème: révolution qui se déroule sur le fond d'une petite ville de province endormie. Dans le rôle principal: Gradopoloff.

Le régisseur Nurieff travaille au film *Le Fonctionnaire de l'Etat*. Scénario de Pavlovski. Dans les rôles principaux: S. Chtraoukh et Rogojine. Ce film est une satire sociale sur les fonctionnaires formalistes dont il fait ressortir la nature nuisible.

Le régisseur N. Okhlopkoff travaille avec l'opérateur Vladimirski à une épopée cinématographique, *Le Chemin des enthousiastes*, dédiée à la lutte héroïque du prolétariat dans les moments de conflits sociaux compliqués.

Le régisseur Kassianoff et l'opérateur Lévit-ski travaillent au film *Yanochka revient demain*. Thème: fraternité internationale des travailleurs.

\*\*\*\*\*  
Pour votre maquillage, plus besoin de vous adresser à l'étranger.

\*\*\*\*\*  
Pour le cinéma, le théâtre et la ville

## YAMILÉ

\*\*\*\*\*  
vous fournira des fards et grimes de qualités exceptionnelles à des prix inférieurs à tous autres.

\*\*\*\*\*  
Un seul essai vous convaincra.  
En vente dans toutes les bonnes parfumeries.

## NEW-YORK

— Charlie Chaplin est certainement le metteur en scène le plus lent du monde. Qualité d'abord. Beaucoup de ses confrères feraient bien de suivre son exemple.

*City Lights*, production sur laquelle il travaille depuis une année environ, n'en est encore qu'à moitié chemin. On annonce qu'elle sera terminée dans le courant de 1930.

Charlie s'est enfin décidé pour des effets sonores et une partition musicale synchronisée, mais le film ne comprendra aucun dialogue.

— Le nouveau film de George Bancroft aura le titre extraordinaire de *Ladies Love Brutes*, littéralement: les dames aiment les brutes. On ne saurait nier que Bancroft représente assez bien, quand il le veut, le type *ad hoc*.

Le film, parlant, est tiré d'une pièce de Zoé Atkins intitulée *Pardon my Glove* et préparée pour l'écran par Waldemar Young. Le metteur en scène n'est autre que Rowland V. Lee, qui dirigea les deux grands succès: *The Wolf of Wall Street* et *The Mysterious Dr. Fu Manchu*.

George Bancroft aura pour partenaire Ruth Chatterton.

PAUL AUDINET.

## Le Film et la Bourse

	13 Déc.	7 Déc.
Pathé-Cinéma, act. de cap...	335	352
Pathé-Cinéma, act. de jous...	304	315
Gaumont.....	320	338
Pathé-Baby.....	715	710
Pathé-Consortium, part.....	100	100
Pathé-Orient, act. de jous...	826	820
Aubert.....	270	279
Belge-Cinéma, act. anc.....	250	250
Belge-Cinéma, act. nouv.....	273	287
Cinéma-Exploitation.....	890	900
Cinéma modernes, part.....	34	34
Cinéma modernes, act.....	134	136
Cinéma Tirage Maurice.....	102	98
G. M. Film.....	103	91
Omnium-Aubert.....	100	100
Franco-Film.....	595	595
Cinéma-Omnia.....	145	140

FAUTEUILS  
STRAPONTINS, CHAISES de LOGES, RIDEAUX, DÉCORS, etc.

ÉTS R. GALLAY

93, rue Jules-Ferry à Bagneux (Seine).

# PROGRAMMES

## des principaux Cinémas de Paris

Du 20 au 26 Décembre 1929

Les programmes ci-dessous sont donnés sur l'indication des Directeurs d'Établissements. Nous déclinons toute responsabilité pour le cas où les Directeurs croiraient devoir y apporter une modification quelconque.

2<sup>e</sup> A<sup>rt</sup> CORSO-OPERA, 27, boulevard des Italiens. — La Ruée vers l'or, avec Charlie Chaplin.

ELECTRIC-AUBERT-PALACE, 5, bd des Italiens. — Le Forban, avec Lily Damita et Ronald Colman.

IMPERIAL-PATHE, 29, bd des Italiens. — Maroussia.

MARIVAUX-PATHE, 15, bd des Italiens. — Prisonniers de la Montagne; Mickey, mélomane.

OMNIA-PATHE, 5, bd Montmartre. — Mascara d'amour; Un drame au Canada.

PARISIANA, 27, bd Poissonnière. — La Femme en Croix; Idylle aux champs; La Concierge est dans l'escalier; Repas d'animaux.

3<sup>e</sup> BERANGER, 42, rue de Bretagne. — Pour l'amour du sport; La petite Danseuse de la Butte.

PALAIS DES FETES, 8, rue aux Ours. — Rez-de-chaussée: Doux Foyer; Paris-Girls — Premier étage: Anny, fille d'Eve; La Possession.

Paramount  
NANCY CARROLL CHARLES ROGERS  
MON CURE CHEZ MON RABBIN  
FILM SONORE

ACTUALITÉS PARLANTES

DESSIN ANIMÉ

l'Orchestre Paramount

les 24 MANGAN-TILLERETTES

SPECTACLE PERMANENT à partir de 11<sup>h</sup> du MATIN

le meilleur spectacle de Paris

\*\*\*\*\*

## CINEMA MADELINE

DIRECTION GAUMONT-LOEW-METRO

1<sup>re</sup> mat.: 2 h. En semaine Soirée: 9 h.

Dimanche:  
2 matinées distinctes: 2 h., 4 h. 45

Soirée: 9 h.

La sensation de l'année!



Sous-titres français

ACTUALITÉS PARLANTES

MAJESTIC, 31, bd du Temple. — Parce que je t'aime; Attractions.

PALAIS DE LA MUTUALITE, 325, rue Saint-Martin. — Rez-de-chaussée: Cœur de Tzigane; L'Eternelle Proie. — Premier étage: Paris-Girls; Lily, Loulou et Cie.

4<sup>e</sup> CYRANO-JOURNAL, 40, bd Sébastopol. — Tire au flanc.

HOTEL-DE-VILLE, 20, rue du Temple. — La Ruée vers l'or; S. O. S.

SAINT-PAUL, 73, rue Saint-Antoine. — La Possession; Le Ténor Martinelli dans Céleste Aïda.

5<sup>e</sup> CLUNY, 60, rue des Ecoles. — L'Ange de Broadway; La Femme au léopard.

MESANGE, 3, rue d'Arras. — Le Martyr imaginaire; Cœur de Tzigane.

MONGE, 34, rue Monge. — Le Togo; Au service du Tsar.

SAINT-MICHEL, 7, place Saint-Michel. — Au service du Tsar.

STUDIO DES URSULINES, 10, rue des Ursulines. — Nogent, El Dorado du Dimanche; Vous verrez la semaine prochaine; La Maison Usher; Après la rafle.

6<sup>e</sup> DANTON, 99, bd Saint-Germain. — Le Togo; Au service du Tsar.

RASPAIL, 91, bd Raspail. — Le Jeu déloyal; Au service du Tsar.

REGINA-AUBERT-PALACE, 155, rue de Rennes. — Actualités parlantes; Volga! Volga!

VIEUX-COLOMBIER, 21, rue du Vieux Colombier. — Le Roi des airs; Voyage aux Indes; Charlot joue Carmen.

7<sup>e</sup> RECAMIER, 3, rue Récamier. — Terre de Douleur.

GRAND-CINEMA-AUBERT, 55, av. Bosquet. — Actualités parlantes; Volga! Volga!

SEVRES-PALACE, 80 bis, rue de Sèvres. — L'Auberge de Satan.

8<sup>e</sup> COLISEE, 38, av. des Champs-Élysées. — Cimba, roi de la Jungle; Si papa savait ça.

Direction Gaumont-Franco-Film  
**GAUMONT-THÉÂTRE**  
 7, Bd Poissonnière, Paris (2<sup>e</sup>)

**FINE LAME**  
 ACTUALITÉS PARLANTES  
**LA POSSESSION**

PERMANENT

PÉPINIÈRE, 9, rue de la Pépinière. — Les Nouveaux Messieurs.

9<sup>e</sup> PATHE-ROCHECHOUART, 66, rue Rochechouart. — Paris-Girls.

AUBERT-PALACE, 24, bd des Italiens. — Al. Jolson dans Le Chanteur de Jazz, film parlant Vitaphone.

CAMEO, 32, bd des Italiens. — Le Collier de la Reine, film sonore de Gaston Ravel.

MAX-LINDER, 24, bd Poissonnière. — Les Trois Masques.

PIGALLE, 11, place Pigalle. — Le Roi du Rodéo ; La Candidate.

RIALTO, 5 et 7, fg Poissonnière. — L'Homme aux yeux verts.

10<sup>e</sup> CARILLON, 30, bd Bonne-Nouvelle. — Sous l'inquisition, avec Conrad Veidt ; Charlot travaille ; La 9<sup>e</sup> Olympiade.

CRYSTAL, 9, rue de la Fidélité. — La Possession.

EXCELSIOR, 23, rue Eugène-Varlin. — Femme.

LE GLOBE, 17 et 19, fg Saint-Martin. — Le Devin.

LOUXOR-PATHE, 170, bd Magenta. — Femme.

PALAIS DES GLACES, 37, fg du Temple. — Le Togo ; Au service du Tsar.

PARIS-CINE, 17, bd de Strasbourg. — Femme ; Réveil tragique.

PARMENTIER, 156, av. Parmentier. — Mon mari est un menteur ; Le Drame du Mont Cervin.

TIVOLI, 14, rue de la Douane. — La Possession ; H. Horlich et ses fameux tziganes.

11<sup>e</sup> EXCELSIOR, 105, av. de la République. — Les onze Diables ; La Borne 72.

VOLTAIRE-AUBERT-PALACE, 95, rue de la Roquette. — Les yeux du Dragon ; Volga ! Volga !

12<sup>e</sup> DAUMESNIL, 216, av. Daumesnil. — Volonté ; Cagliostro.

LYON-PATHE, 12, rue de Lyon. — Paris-Girls.

RAMBOUILLET, 12, rue Rambouillet. — Un homme faible ; Tu m'appartiens.

13<sup>e</sup> PALAIS DES GOBELINS, 66, av. des Gobelins. — La Ruée vers l'or, avec Charlie Chaplin ; Le Drame du Mont Cervin.

**"ARTISTIC"**  
 61, rue de Douai

EN EXCLUSIVITÉ :

**DOLORÈS DEL RIO**  
 DANS  
**VENGEANCE**

Tous les jours : 14 h. 30 et 20 h. 30

ITALIE, 174, avenue d'Italie. — Le Martyr imaginaire.

JEANNE D'ARC, 45, bd Saint-Marcel. — Une vie de chien, avec Charlie Chaplin ; Tu m'appartiens.

CINEMA-MODERNE, 190, av. de Choisy. — Le Triomphe du rat ; Le Secretae Jadde.

ROYAL-CINEMA, 11, bd Port-Royal. — Cœur embrasé ; Immoralité.

SAINTE-ANNE, 23, rue Martin-Bernard. — Taxi 13 ; L'Appassionata.

SAINTE-MARCEL-PATHE, 67, bd St-Marcel. — Au service du Tsar.

14<sup>e</sup> MAINE-PALACE, 96, av. du Maine. — Cagliostro.

MONTROUË, 75, av. d'Orléans. — La Possession ; Gigli «Bergère Légère», attraction sonore.

PLAISANCE-CINEMA, 46, rue Pernetty. — Révolte à bord ; Pour l'amour de Carmélita.

CINEMA-PATHE, 97, avenue d'Orléans. — Au service du Tsar.

15<sup>e</sup> CASINO-DE-GRENELLE, 86, av. Emile-Zola. — Au service du Tsar ; Tom Mix et Picratt.

CONVENTION, 27, rue Alain-Chartier. — Les Yeux du Dragon ; Volga ! Volga !

GRENELLE-AUBERT-PALACE, 141, av. Emile-Zola. — Sur les cimes d'acier ; Tu m'appartiens.

Direction Gaumont-Franco-Film  
**SPLENDID-CINÉMA**  
 60, Av. de la Motte-Picquet, Paris (15<sup>e</sup>)

40 CONTRE UN

P. G. M. ACTUALITÉS

**TU M'APPARTIENS**

avec FRANCESCA BERTINI

ATTRACTIONS

GRENELLE-PATHE-PALACE, 122, rue du Théâtre. — Au service du Tsar ; Oh ! ces hommes.

LECOURBE-PATHE, 115, rue Lecourbe. — Au service du Tsar.

SAINT-CHARLES, 72, rue Saint-Charles. — L'Enfant de Noël.

16<sup>e</sup> ALEXANDRA, 12, rue Chernovitz. — Parce que je t'aime ; L'Entraîneur.

GRAND-ROYAL, 83, av. de la Grande-Armée. — Sur les cimes d'acier ; Colorado.

IMPERIA, 71, rue de Passy. — Sportif par amour ; Neiges sanglantes.

MOZART-PATHE, 49, rue d'Auteuil. — Paris-Girls.

PALLADIUM, 83, rue Chardon-Lagache. — Les Nouveaux Messieurs.

REGENT, 22, rue de Passy. — Les Eperviers ; Perfidie.

VICTORIA, 33, rue de Passy. — Vie d'une actrice ; L'Heure du pardon.

17<sup>e</sup> BATIGNOLLES, 59, rue de la Condamine. — Paris-Girls.

CHANTECLER, 75, av. de Clichy. — La Possession.

CLICHY-PALACE, 49, avenue de Clichy. — Le Figurant, avec Buster Keaton.

DEMOURS-PATHE, 7, rue Demours. — Terre de douleur.

LEGENDRE, 126, rue Legendre. — Le Cavalier Noir ; Cœur de Tzigane.

LUTETIA-PATHE, 33, av. de Wagram. — La Rafle.

MAILLOT-PALACE, 74, avenue de la Grande-Armée. — Le Roi des Rois, de Cecil B. de Mille.

ROYAL-PATHE, 37, av. de Wagram. — Une petite Femme en habit ; Terre de douleur.

VILLIERS, 21, rue Legendre. — Le Cavalier noir ; La Galante méprise.

18<sup>e</sup> ARTISTIC-CINEMA-MYRRHA, 38, r. Myrrha. — Le Cirque.

CAPITOLE-PATHE, 18, place de la Chapelle. — Paris-Girls.

LA CIGALE, 120, bd Rochechouart. — Vraiment un as ; La Horde.

ORNANO-PALACE, 34, bd Ornano. — Paris-Girls.

MARCADET, 110, rue Marcadet. — L'Arche de Noé ; Le Ténor Martinelli dans Paillasse.

METROPOLE-PATHE, 86, av. de Saint-Ouen. — Paris-Girls.

MOULIN-ROUGE-CINÉMA, place Blanche. — Terre de volupté, avec Greta Garbo.

MONTCALM, 134, rue Ordener. — Anny de Montparnasse ; Le Roi de la valse.

ORDENER, 77, rue de la Chapelle. — La Princesse Oh ! là ! là ! ; Tu m'appartiens.

PALAIS-ROCHECHOUART, 56, bd Rochechouart. — L'Arche de Noé, avec Dolores del Rio.

SELECT-PATHE, 8, av. de Clichy. — Paris-Girls.

STEPHENSON, 18, rue Stephenson. — Les onze Diables.

19<sup>e</sup> AMERIC, 146, av. Jean-Jaurès. — Le Togo ; Au service du Tsar.

BELLEVILLE-PATHE, 23, rue de Belleville. — Au service du Tsar.

OLYMPIC, 136, av. Jean-Jaurès. — Volga ! Volga !

PATHE-SECRETAN, 1, rue Secrétan. — Babette et ses Fiancés ; Volga ! Volga !

20<sup>e</sup> BAGNOLET-PATHE, 5, r. de Bagnolet. — Le Roi du Rodéo ; Les Fourchambault.

BUZENVAL, 61, rue de Buzenval. — C'était un Prince ; Sur la voie d'acier.

Prime offerte aux Lecteurs de " Cinémagazine "

**DEUX PLACES**  
 à Tarif réduit  
 Valables du 20 au 26 Décembre 1929  
**CE BILLET NE PEUT ÊTRE VENDU**

AVIS IMPORTANT  
 Présenter ce coupon dans l'un des Etablissements ci-après où il sera reçu tous les jours, sauf les samedis, dimanches, fêtes et soirées de gala. — Se renseigner auprès des Directeurs.

- PARIS  
 (Voir les Programmes aux pages précédentes.)
- Alexandra. — Artistio. — Boulevardia. — Casino de Grenelle. — Cinéma Bagnolet. — Cinéma Convention. — Etoile Parodi. — Cinéma Jeanne-D'Arc. — Cinéma Legendre. — Cinéma Pigalle. — Cinéma Récamier. — Cinéma Saint-Charles. — Cinéma Saint-Paul. — Danton-Palace. — Electric-Aubert-Palace. — Gaîté Parisienne. — Gambetta-Aubert-Palace. — Grand Cinéma Aubert. — Grand-Royal. — Grenelle-Aubert-Palace. — Impéria. — L'Epatant. — Maillot-Palace. — Mé-sange. — Monge-Palace. — Palais des Fêtes. — Palais des Gobelins. — Palais Rochechouart. — Paradis-Aubert-Palace. — Pépinière. — Pyrénées-Palace. — Régina-Aubert-Palace. — Royal-Cinéma. — Tivoli Cinéma. — Victoria. — Villiers-Cinéma. — Voltaire-Aubert-Palace. — Tempila.
- BANLIEUE  
 ASNIÈRES. — Eden-Théâtre.
- AUBERVILLIERS. — Family-Palace.  
 BOULOGNE-SUR-SEINE. — Casino.  
 CHARENTON. — Eden-Cinéma.  
 CHATILLON-S-BAGNEUX. — Ciné Mondial.  
 CHOISY-LE-ROI. — Cinéma Pathé.  
 CLICHY. — Olympia.  
 COLOMBES. — Colombes-Palace.  
 CROISSY. — Cinéma-Pathé.  
 DEUIL. — Artistio-Cinéma.  
 ENGHEN. — Cinéma Gaumont.  
 FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes  
 GAGNY. — Cinéma Cachan.  
 IVRY. — Grand Cinéma National.  
 LEVALLOIS. — Triomphe. — Ciné Pathé.  
 MALAKOFF. — Family-Cinéma.  
 POISSY. — Cinéma Palace.  
 RIS-ORANGIS. — Familla-Pathé-Cinéma.  
 SAINT-DENIS. — Pathé. — Idéal Palace.  
 SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.  
 SAINT-MANDE. — Tourelle-Cinéma.  
 BANNOIS. — Théâtre Municipal.  
 TAVERNY. — Familla-Cinéma.  
 VINCENNES. — Eden. — Printania-Club. — Vincennes-Palace.

## DÉPARTEMENTS

AGEN. — Gailla Palace. — Royal-Cinéma. — Select-Cinéma. — Ciné Familla.  
 AMIENS. — Excelsior. — Omnia.  
 ANGENS. — Variétés-Cinéma.  
 ANNEMASSE. — Ciné Moderne.  
 ANZIN. — Casino-Ciné-Pathé-Gaumont.  
 AUTUN. — Eden-Cinéma.  
 AVIGNON. — Eldorado.  
 BAZAS (Gironde). — Les Nouveautés.  
 BELFORT. — Eldorado-Cinéma.  
 BELLEGARDE. — Modern-Cinéma.  
 BERCK-PLAGE. — Impératrice-Cinéma.  
 BEZIERS. — Excelsior-Palace.  
 BIARRITZ. — Royal-Cinéma. — Lutétia.  
 BORDEAUX. — Cinéma Pathé. — Saint-Projet-Cinéma. — Théâtre Français.  
 BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Pathé.  
 BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Cinéma d'Armor. — Tivoli.  
 CADILLAC (Gir.). — Family-Ciné-Théâtre.  
 CAEN. — Cirque Omnia. — Select-Cinéma. — Vauxelles-Cinéma.  
 CAHORS. — Palais des Fêtes.  
 CANNES. — Cinéma des Santos.  
 CANNES. — Olympia-Ciné-Gaumont.  
 CLEBEC-EN-CAUX (S.-Inf.). — Cinéma.  
 CHAGNY (Saône-et-Loire). — Eden-Ciné.  
 CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.  
 CHAUNY. — Majestic-Cinéma-Pathé.  
 CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Cinéma du Grand Balcon. — Eldorado.  
 CLERMONT-FERRAND. — Cinéma Pathé.  
 DENAIN. — Cinéma Villard.  
 DIEPPE. — Kursaal-Palace.  
 DIJON. — Variétés.  
 DOUAI. — Cinéma Pathé.  
 DUNKERQUE. — Salle Sainte-Oélie. — Palais Jean-Bart.  
 ELBEUF. — Théâtre-Cirque-Omnia.  
 GOURDON (Lot). — Ciné des Familles.  
 GRENOBLE. — Royal-Cinéma.  
 HAUTMONT. — Kursaal-Palace.  
 JOIGNY. — Artistic.  
 LA ROCHELLE. — Tivoli-Cinéma.  
 LE HAVRE. — Select-Palace. — Alhambra.  
 LILLE. — Cinéma-Pathé. — Familla. — Printania. — Wazennes-Cinéma-Pathé.  
 LIMOGES. — Ciné Familla, 6, bd Victor-Hugo.  
 LORIENT. — Select. — Royal. — Omnia.  
 LYON. — Royal-Aubert-Palace. — Artistic-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Bellecour-Cinéma. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Majestic-Cinéma. — Gloria-Cinéma. — Tivoli.  
 MACON. — Salle Marivaux.  
 MARMANDE. — Théâtre Français.  
 MARSEILLE. — Aubert-Palace, 20, rue de la Cannebière. — Modern-Cinéma. — Comœdia-Cinéma. — Majestic-Cinéma. — Régent-Cinéma. — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Mondial. — Odéon. — Olympia. — Familla.  
 MELUN. — Eden.  
 MENTON. — Majestic-Cinéma.  
 MILLAU. — Grand Ciné Falloux. — Splendid.  
 MONTEREAU. — Majestic (vendr., sam., dim.).  
 MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma.  
 NANGIS. — Nangis-Cinéma.  
 NANTES. — Cinéma-Jeanne-d'Arc. — Cinéma-Palace. — Cinéma Katorza. — Olympia.  
 NICE. — Apollo. — Fémina. — Idéal. — Paris-Palace.  
 NIMES. — Majestic-Palace.  
 ORLEANS. — Parisiana-Ciné.  
 OULLINS (Rhône). — Salle Marivaux.  
 OYONNAX. — Casino-Théâtre.  
 POITIERS. — Ciné Castille.  
 PONT-ROUSSEAU (Loire-Inf.). — Artistic.  
 PORTETS (Gironde). — Radius-Cinéma.  
 QUEVILLY (Seine-Inf.). — Kursaal.  
 RAISMES (Nord). — Cinéma Central.  
 RENNES. — Théâtre Omnia.  
 ROANNE. — Salle Marivaux.  
 ROUEN. — Olympia. — Théâtre-Omnia. — Tivoli-Cinéma de Mont-Saint-Algnan.  
 ROYAN. — Royan-Ciné-Théâtre (D. m.).  
 SAINT-CHAMOND. — Salle Marivaux.  
 SAINT-ETIENNE. — Family-Théâtre.  
 SAINT-MACAIRE. — Cinéma Dos Santos.  
 SAINT-MALO. — Théâtre Municipal.  
 SAINT-QUENTIN. — Kursaal-Cinéma.  
 SAINT-YRIEIX. — Royal Cinéma.  
 SAUMUR. — Cinéma des Familles.  
 SETE. — Trianon.

SOISSONS. — Omnia-Pathé.  
 STRASBOURG. — Brogille-Palace. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia, 79, Grand'Rue. — Grand Cinéma des Arcades, 33-39, rue des Grandes-Arcades.  
 TAIN (Drome). — Cinéma Palace.  
 TOULOUSE. — Le Royal. — Olympia. — Apollo. — Gaumont-Palace.  
 TOURCOING. — Splendid. — Hippodrome.  
 TOURS. — Etoile. — Select. — Théâtre Français.  
 TROYES. — Cinéma-Palace. — Cronos.  
 VALENCIENNES. — Eden-Cinéma.  
 VALLAURIS. — Théâtre Français.  
 VILLENAVE-D'ORNON (Gironde). — Cinéma.  
 VIRE. — Select-Cinéma.

## ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia-Cinéma. — Trianon-Palace. — Splendid Casino Plein Air.  
 BONE. — Ciné Manzini.  
 CASABLANCA. — Eden. — Palace-Aubert.  
 SFAX (Tunisie). — Modern-Cinéma.  
 SOUSSE (Tunisie). — Parisiana-Cinéma.  
 TUNIS. — Alhambra-Cinéma. — Cinéma Goulette. — Modern-Cinéma.

## ETRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.  
 BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — Cinéma Universel. — La Cigale. — Ciné-Varia. — Collisium. — Ciné Variétés. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic Cinéma.  
 BUCAREST. — Astoria-Parc. — Boulevard-Palace. — Classico. — Frascati. — Cinéma. — Théâtral Orasului T.-Séverin.  
 CONSTANTINOPEL. — Alhambra-Ciné-Opéra. — Ciné Moderne.  
 GENEVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Cinéma-Etoile.  
 MONS. — Eden-Bourse.  
 NAPLES. — Cinéma Santa-Luola.  
 NEUFCHATEL. — Cinéma-Palace.

Avant notre changement de format, jusqu'à fin décembre nous solderons le stock de nos reliures mobiles.



Chaque reliure permet de réunir les 26 numéros d'un semestre, tout en gardant la possibilité d'enlever du volume les numéros que l'on désire consulter.  
 Vous pouvez donc conserver toute votre collection avec 2 reliures par année et vous constituer ainsi une bibliothèque de film qui est susceptible de prendre une grande valeur par la suite.

**Prix franco : 5 francs**

Pour frais d'envoi, joindre :

France : 1 fr. 50. — Etranger : 3 francs.

Adresser les commandes à : Cinémagazine 3, rue Rossini, Paris.

## NOS CARTES POSTALES

Les Nos qui suivent le nom des artistes indiquent les différentes poses

Alfred Abel, 594.  
 René Adoré, 45, 390.  
 J. Angelo, 120, 229, 233, 297, 415.  
 A. Anello (Napoleon), 458.  
 Roy d'Arcy, 395.  
 George K. Arthur, 112.  
 Mary Astor, 374.  
 Joséphine Baker, 531.  
 Betty Balfour, 84, 264.  
 George Bancroft, 598.  
 V. Banky, 407, 408, 409, 410, 430.  
 V. Banky et R. Colman, 438, 495.  
 Eric Barclay, 115.  
 John Barrymore, 126.  
 Lionel Barrymore, 595.  
 Barthelmess, 184.  
 Henri Baudin, 148.  
 Noah Beery, 253, 315.  
 Wallace Beery, 301.  
 Constance Bennett, 597.  
 Enid Bennett, 295.  
 Elisabeth Bergner, 539.  
 Camille Bert, 424.  
 Francesca Bertini, 195, 490.  
 Suzanne Bianchetti, 35.  
 Georges Blacot, 138, 258, 319.  
 Jacqueline Blanc, 152.  
 Pierre Blanchard, 62, 199, 422.  
 Monte Blue, 225, 466.  
 Betty Blythe, 218.  
 Eleanore Boardman, 255.  
 Carmen Boni, 440.  
 Olive Borden, 280.  
 Clara Bow, 152, 167, 395, 464, 541.  
 W. Boyd, 522.  
 Mary Brian, 340.  
 B. Bronson, 226, 310.  
 Olive Brook, 484.  
 Louise Brooks, 488.  
 Mae Busch, 274, 294.  
 Francis Bushmann, 451.  
 J. Catalin, 42, 179, 225, 543.  
 Hélène Chadwick, 101.  
 Lon Chaney, 292, 573.  
 Chaplin, 31, 124, 125, 402, 481, 499.  
 Georges Charla, 188.  
 Maurice Chevalier, 230.  
 Ruth Clifford, 165.  
 Lew Cody, 459, 463.  
 William Collier, 302.  
 Ronald Colman, 137, 217, 259.  
 405, 468, 438.  
 Betty Compson, 87.  
 Lillian Constantin, 417.  
 Nino Constantin, 25.  
 J. Coogan, 29, 157, 197, 584, 587.  
 J. Coogan et son père, 585.  
 Garry Cooper, 13.  
 Maria Corda, 37, 51, 523.  
 Ricardo Cortez, 222, 251, 341, 345.  
 Dolores Costello, 332.  
 Joan Crawford, 209.  
 Lil Dagover, 72.  
 Lucien Dalace, 153.  
 Dorothy Dalton, 130.  
 Lily Damita, 248, 348, 355.  
 Viola Dana, 28.  
 Carl Dane, 192, 394.  
 Bebe Daniels, 50, 121, 290, 304.  
 452, 453, 483.  
 Marion Davies, 89, 227.  
 Dolly Davis, 139, 335, 515.  
 Mildred Davis, 190, 314.  
 Jean Dax, 147.  
 Marceline Day, 43, 56.  
 Fricolla Dean, 88.  
 Jean Dehelly, 268.  
 Suzanne Delmas, 46, 277.  
 Carol Dempster, 154, 379.  
 R. Denny, 110, 117, 295, 324.  
 Suzanne Després, 3.  
 Jean Devalde, 127.  
 France Dilla, 177.  
 Wilhelm Dieterlé, 5.  
 Albert Dieudonné, 43, 459, 471, 474.  
 Richard Dix, 220, 331.  
 Lucy Doraine, 451.  
 Doublepatte et Patachon, 426, 494.  
 Billie Dove, 313.  
 Huguette ex-Duffès, 40.  
 C. Dullin, 349.  
 Mary Duncan, 565.  
 Nilda Duplessy, 395.  
 Van Duren, 196.  
 Lia Elbenschütz, 527.  
 D. Fairbanks, 7, 123, 168, 263, 384, 385, 479, 502, 514, 521.  
 Falconetti, 519, 520.  
 William Farnum, 149, 245.  
 Charles Farrell, 206, 569.  
 Louise Fazenda, 261.  
 Maurice de Féraudy, 418.  
 Margarita Fisher, 144.  
 Olaf Fjord, 500, 501.  
 Harrison Ford, 378.  
 Earle Fox, 560, 561.  
 Claude France, 441.  
 Eve Francis, 413.  
 Pauline Frédérick, 77.  
 Gabriel Gabrio, 337.  
 Soava Gallone, 357.  
 Abel Gance (Napoleon), 478.  
 Greta Garbo, 356, 467, 583, 599.  
 J. Gaynor, 75, 97, 582, 563, 564.  
 Janet Gaynor et George O'Brien (L'Aurore), 86.  
 Simone Genevois, 532.  
 Hoot Gibson, 338.  
 John Gilbert, 342, 369, 383, 393, 429, 478, 510.  
 John Gilbert et Maë Murray, 369.  
 Dorothy Gish, 245.  
 Lillian Gish, 21, 236.  
 Les Sœurs Gish, 170.  
 Bernard Getzke, 204, 544.  
 Jetta Gondal, 511.  
 Lawrence Gray, 54.  
 Dolly Grey, 388, 536.  
 Corinne Griffith, 17, 19, 194, 267, 316, 450.  
 Raym. Griffith, 346, 347.  
 Boby Guichon, 258.  
 P. de Guingand, 151, 200.  
 Liane Haid, 575, 576.  
 William Haines, 567.  
 Creighton Hale, 181.  
 James Hall, 454, 485.  
 Nell Hamilton, 376.  
 Lars Hanson, 94, 363, 509.  
 W. Hart, 6, 275, 293.  
 Lillian Harvey, 538.  
 Jenny Hasselquist, 149.  
 Hayakawa, 15.  
 Jeanne Hébling, 11.  
 Brigitte Helm, 534.  
 Renée Héribel, 593.  
 Catherine Hessling, 411.  
 Johnny Hines, 354.  
 Jack Holt, 116.  
 Lloyd Hughes, 358.  
 Maria Jacobini, 593.  
 Gaston Jacques, 95.  
 E. Jannings, 91, 119, 203, 200, 504, 505, 542.  
 Edith Jehanne, 421.  
 Buck Jones, 566.  
 Alice Joyce, 285, 306.  
 Buster Keaton, 166.  
 Frank Keenan, 104.  
 Merna Kennedy, 513.  
 Warren Kerrigan, 150.  
 Norman Kerry, 401.  
 N. Kollink, 135, 330, 46.  
 Louise Lagrange, 199, 425.  
 Cullen Landis, 359.  
 Harry Langdon, 360.  
 Laura La Plante, 392, 444.  
 Rod La Rocque, 221, 380.  
 Lucienne Legrand, 98.  
 Louis Lereb, 412.  
 R. de Liguoro, 431, 477.  
 Max Linder, 24, 298.  
 Nathalie Lissenko, 231.  
 Harold Lloyd, 68, 75, 329.  
 Jacqueline Logan, 211.  
 Bessie Love, 482.  
 Edmund Lowe, 586.  
 Mirna Loy, 498.  
 Emmy Lynn, 419.  
 Ben Lyon, 323.  
 Bert Lytell, 362.  
 May Mac Avoy, 186.  
 Malcolm Mac Grégor, 337.  
 Victor Mac Laglen, 570, 571.  
 MacLette, 368.  
 GINETTE MADDIE, 107.  
 Gina Manes, 191, 469.  
 Lya Mara, 518, 577, 578.  
 Arlette Marchal, 56, 142.  
 Mirella Marco-Vici, 516.  
 Percy Marmont, 265.  
 L. Mathot, 15, 272.  
 Maxudian, 134.  
 Desdemona Mazza, 489.  
 Ken Maynard, 159.  
 Georges Melchior, 26.  
 Raquel Meller, 160, 165, 172, 339, 371, 517.  
 Adolphe Menjou, 80, 136, 189, 281, 336, 446, 475.  
 Claude Mérelle, 367.  
 Patay Ruth Miller, 364, 529.  
 S. Milovanoff, 114, 403.  
 Génica Mislirio, 414.  
 Mistinguett, 175, 176.  
 Tom Mix, 183, 224, 268.  
 Gaston Modot, 416.  
 Jackie Monnier, 210.  
 Colleen Moore, 90, 178, 218, 311, 572.  
 Colleen Moore et G. Cooper, 34, 70.  
 Tom Moore, 317.  
 Owen Moore, 471.  
 A. Moreno, 108, 282, 480.  
 Grete Mosheim, 44.  
 Mosjoukine, 98, 169, 171, 326, 437, 443.  
 Mosjoukine et R. de Liguoro, 387.  
 Jack Mulhall, 579.  
 Jean Murat, 187, 312, 524.  
 Maë Murray, 351, 369, 370, 383, 400, 432.  
 Maë Murray et J. Gilbert, 369, 383.  
 Carmel Myers, 180, 372.  
 C. Nagel, 232, 284, 507.  
 Nita Naldi, 105, 366.  
 René Navarre, 109.  
 Alla Nazimova, 344.  
 Pola Negri, 100, 239, 270, 286, 306, 434, 508.  
 Greta Nierman, 288, 328, 352.  
 Bolla Norman, 140.  
 Ramon Novarro, 9, 22, 32, 36, 39, 41, 51, 53, 166, 237, 439, 488.  
 Ivor Novello, 376.  
 André Norx, 20, 57, 195.  
 Gertrude Olmsted, 320.  
 Eugène O'Brien, 377.  
 George O'Brien, 86, 567.  
 Anny Ondra, 537.  
 Sally O'Neil, 391.  
 Pat et Patachon, 426.  
 Patachon, 428.  
 S. de Pedrelli, 155, 198.  
 Ivan Petrovitch, 132, 153, 356, 561.  
 Mary Philbin, 381.  
 Sally Phipps, 567.  
 Mary Pickford, 4, 131, 222, 327.  
 Marie Prévost, 242.  
 Alleen Pringle, 266.  
 Lya de Putti, 470.  
 Esther Ralston, 18, 350, 445.  
 Charles Ray, 79.  
 Irène Rich, 262.  
 N. Rimsky, 223, 313.  
 Dolores del Rio, 487, 558, 599.  
 Enrique de Rivero, 207.  
 André Roanne, 8, 141.  
 Théodore Roberts, 106.  
 Ch. de Rochefort, 158.  
 Gilbert Roland, 574.  
 Claire Rommer, 12.  
 Rodenko (Napoleon), 456.  
 Garm. Rouer, 324, 497.  
 Wil. Russell, 92, 247.  
 Maurice Schutz, 423.  
 Séverin-Mars, 68, 59.  
 Norma Shearer, 82, 287, 287, 335, 512, 582.  
 Gabriel Signoret, 51.  
 Milton Sills, 500.  
 Silvern, 85.  
 Simon-Girard, 442.  
 V. Sjostrom, 146.  
 André Standard, 52.  
 Pauline Starke, 243.  
 Eric Von Stroheim, 289.  
 Gloria Swanson, 60, 76, 162, 321, 329, 473.  
 Armand Tallier, 399.  
 C. Talmadge, 2, 307.  
 N. Talmadge, 1, 279, 506.  
 Ethel Talmadge, 436.  
 Estelle Taylor, 235.  
 Ruth Taylor, 520.  
 Alice Terry, 145.  
 Malcolm Tod, 68, 496.  
 Thema Todd, 580.  
 Ernest Torrence, 303.  
 Raquel Torrés, 396.  
 Tramel, 404.  
 Glenn Tryon, 533.  
 Olga Tschekowa, 545, 546, 605.  
 R. Valentino, 73, 164, 280.  
 Valentine Easton (dans Monsieur Basquet), 25, 182.  
 Valentine et sa femme, 129.  
 Charles Vanel, 219, 528.  
 Van Daele (Napoleon), 461.  
 Simone Vaudry, 69, 254.  
 Conrad Veidt, 352.  
 Lupe Velez, 465.  
 Suzy Vernon, 47.  
 Claudia Victrix, 48.  
 Flor. Vidor, 65, 476.  
 Warwick Ward, 525.  
 Paul Wegener, 161.  
 Ruth Weyher, 528, 543.  
 Alice White, 468.  
 Pearl White, 14, 128.  
 Claire Windsor, 257, 333.

## NOUVEAUTÉS

600. Margareth Livingston.  
 601. Elga Brink.  
 602. John Gilbert-Greta Garbo.  
 603. Norma Shearer.  
 604. Hans Stüwe.  
 605. Kate de Nagy.  
 606. Jannings-Florence Vidor (La Patriote).  
 607. Jannings (La Patriote).  
 608. Jannings (La Patriote).  
 609. Alex Allin.  
 610. Maurice Chevalier.  
 611. Ruth Taylor.  
 612. Brigitte Helm.  
 613. Brigitte Helm-Paul Wegener (Mandragora).  
 614. Charles Rogers.  
 615, 635, 636. Evelyn Brent.  
 616, 617, 622, 623, 649, 650, 652, 659. Clara Bow.  
 618. Lya de Putti et K. Harlan.  
 620, 646. Olga Blacklova.  
 621. Olive Borden.  
 622. Charles Farrell.  
 625. Louise Brooks.  
 626. Billie Dove.  
 627. Madge Bellamy.  
 628. Al. Jolson.  
 629. Anita Page.  
 630, 631. George Bancroft.  
 632. Paul Whitman.  
 634. Manjou-Kathryn Carver.  
 637. Jack Trevor.  
 638. Pierre Batcheff.  
 639, 640. Alice Terry.  
 641. Jacqueline Catalin.  
 642. Fernand Fabre.  
 643. Suzy Pierson.  
 644. Mary Glory.  
 645. Mary Pickford.  
 647, 648. Jean Murat.  
 651. Clara Brook.  
 653. Hans Sclietow (Volga).  
 654. J. Crawford-Nils Asther.  
 655. Mary Brian-Ch. Rogers.  
 656. Lissi Arna.  
 657. Chakatouny.  
 658. Lois Moran.  
 660, 661. Bessie Love (Broadway Melody).  
 663. Joan Crawford-R. Montgomery.  
 662, 663, 664, 665. Joan Crawford.  
 666. Maurice Chevalier (La Chanson de Paris).  
 667, 668, 669. Maurice Chevalier.  
 670. Joséphine Dunn.  
 671. François Rozet.  
 672. Conrad Veidt.  
 673. Laurel et Hardy.  
 675. Richard Arlen.  
 676. Barthelmess-B. Compson (Weary River).  
 677. Don Alvarado.  
 678. Camilla Horn.  
 679. Douglas Fairbanks Jr.  
 680. Nancy Carroll.  
 681. Sidney Chaplin.  
 682. Marion Nixon.  
 683. Lya de Putti.  
 685. Charles Rogers.  
 686. Jameson Thomas.  
 687. Dorothy Sebastian.  
 688. Blanche Sweet.  
 689. Eileen Sedgwick.  
 716. David Rollins.

Adresser les commandes, avec le montant, aux PUBLICATIONS JEAN-PASCAL, 3, Rue Rossini, PARIS  
 Indiquer seulement les numéros. En ajouter toujours quelques-uns pour remplacer les manquants

LES 25 CARTES franco : 15 fr. ; 100 CARTES franco : 50 fr.

Pour des quantités inférieures, s'adresser directement chez les libraires.

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement. — Les cartes ne sont ni reprises ni échangées.

N° 51

9<sup>e</sup> ANNÉE  
20 Décembre 1929

CE NUMERO CONTIENT DEUX PLACES  
DE CINÉMA A TARIF RÉDUIT

# Cinémagazine

1 FR. 50



**MARIE GLORY**

*(Studio Lorelle.)*

De retour de Berlin, où elle fut appelée pour interpréter un rôle important, cette charmante artiste tourne actuellement dans « L'Enfant de l'Amour », que réalise Marcel L'Herbier.